

LE REVOLTÉ CHEZ ANDRÉ MALRAUX ROMANCIER

par Pascal Sabourin

Thèse présentée au Département de
Français de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention de la Maîtri-
se en Français.

Ottawa, Canada, 1963



UMI Number: EC56238

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC56238
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction de
Monsieur René DeChantal, D.U.P., et du Révérend Père
Réjean Robidoux, D.U.P., à qui nous sommes très recon-
naissant. Sans leur bienveillant accueil et leur aide
nous n'aurions pu mener ce travail à bonne fin.

Grade octroyé
20 mai 1963
R. L. Smeets
Secrét. des Etudes sup.
✓

CURRICULUM STUDIORUM

Pascal Sabourin est né à Laverlochère, Québec, le 10 novembre 1938. Il obtint son B.A. de l'Université de Sudbury en 1960. Après un séjour d'étude à Cologne en 1961, il s'inscrivit comme candidat à la Maîtrise à l'Université d'Ottawa.

TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION	v
I.- LES ORIGINES DU REVOLTE	1
II.- LES DIFFERENTS VISAGES DU REVOLTE	29
1. l'aventurier	30
2. le terroriste	40
3. le révolutionnaire	49
4. l'intellectuel	69
III.- LA CONDITION HUMAINE DU REVOLTE	81
1. communes origines de la révolte	83
2. l'action	86
3. la fraternité virile	94
4. l'amour	102
5. solitude et mort	109
CONCLUSION	118
BIBLIOGRAPHIE	122
SOMMAIRE	132

INTRODUCTION

Tenter de circonscrire dans le cadre d'une étude littéraire une figure aussi dynamique, aussi mystérieuse que celle d'André Malraux, est à coup sûr l'une des tâches les plus difficiles qui soient. Malraux n'avait que vingt-cinq ans lorsque la critique entreprit de se pencher sur son cas, et, en dépit des trente années qui nous séparent de la publication des Conquérants, son premier chef-d'oeuvre romanesque, nous commençons à peine à découvrir cet être énigmatique qui traversa d'un seul trait, comme un coup de foudre, la première moitié de notre siècle.

De fait, la critique littéraire n'a pu tenir le pas derrière une vie et une oeuvre aussi mouvementées que déroutantes. On n'avait pas encore tourné la dernière page de La Condition Humaine que Malraux revenait d'Allemagne avec un nouveau roman, Le Temps du Mépris; à peine avait-on contesté l'engagement politique du romancier que celui-ci se rangeait du côté des révolutionnaires espagnols, écrivait son cinquième roman, l'Espoir, et dirigeait la reproduction cinématographique d'un film au même titre.

Il fallait attendre les années plus paisibles de l'après-guerre pour que débutent comme telles les études sur Malraux. Et malgré les larges contributions de critiques comme Gaëtan Picon, Claude Mauriac et Pierre de Boisdeffre, la vie et l'oeuvre d'André Malraux demeurent, à plusieurs points de vue, enveloppés d'un profond mystère¹.

Parmi les aspects encore inconnus de Malraux, il en est un que nous croyons opportun et urgent de scruter: le problème de l'homme révolté dans l'oeuvre romanesque de cet auteur contemporain. D'une part, l'univers d'André Malraux n'a pas encore été traité sous cet angle; d'autre part, le personnage révolté est apparu dans une partie achevée de l'oeuvre de Malraux, c'est-à-dire dans les romans s'échelonnant à partir des Conquérants (1928) jusqu'à l'Espoir (1936).

Bien que cette question n'ait pas jusqu'à présent intéressé la critique, nous croyons toutefois qu'elle occupe une place primordiale dans la vie et dans l'oeuvre de Malraux. L'auteur lui-même se préparait à la révolte en vivant une

¹ A notre connaissance, il n'existe actuellement qu'une dizaine d'études sur André Malraux et toutes, malheureusement, ne présentent que des vues générales sur l'écrivain et son oeuvre. Les ouvrages plus précis sont encore à venir.

aventure en Indochine. L'accent passionné qu'il mit dans son action démontre que le jeune aventurier possède en lui la semence d'un mouvement profond et personnel de révolte.

D'ailleurs, avant même que Malraux ne se lance dans l'action révolutionnaire en Chine et en Espagne, on a pu lire quelques écrits de jeunesse où le futur révolté exposait avec exubérance les grandes lignes de son caractère intime. A l'origine de la révolte chez Malraux nous retrouvons donc deux éléments essentiels: la vie de l'auteur lui-même, et quelques publications de jeunesse. Voilà l'objet de notre premier chapitre.

Notre second chapitre tentera de peindre une image détaillée du personnage révolté qui apparaît dans les romans de Malraux. Nous procéderons à une analyse minutieuse de tous les visages sous lesquels le révolté s'est présenté dans les romans: le visage, entre autres, de l'aventurier tel que La Voie Royale nous l'expose, du terroriste dans Les Conquérants, du révolutionnaire dans La Condition Humaine, de l'intellectuel enfin, dont l'Espoir nous a laissé un si vivant portrait.

Cependant, si le personnage révolté de Malraux emprunte tôt ou tard ces différents visages, ses diverses expériences néanmoins se rejoignent toutes sous les traits d'une même condition humaine, à savoir celle de Malraux lui-même. Car dans

chacun des visages de révoltés persiste une sorte de caractère unique, correspondant sans aucun doute à l'expérience personnelle que Malraux a vécue lui-même. C'est ainsi que la condition humaine du révolté peut se résumer en quelques phases importantes: l'origine du mouvement de révolte, l'action comme moyen de combattre les fatalités de la vie, le triomphe momentané de la fraternité virile et de l'amour, mais la défaite en face de la solitude et de la mort. Tels sont les points saillants de la condition humaine du révolté que nous étudierons dans notre troisième chapitre.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DU RÉVOLTE

Afin de connaître quelque peu les fondements du héros révolté chez Malraux, il est nécessaire de fixer notre attention sur deux sources principales de la révolte malruxienne: la vie de l'auteur, ce vaste champ d'action que Malraux a mis à l'unisson avec les grands mouvements de son époque; ses écrits de jeunesse, lancés au visage de l'Europe comme un présage des positions révolutionnaires que devait bientôt prendre ce jeune écrivain français.

Penchons-nous d'abord sur l'existence qui a servi de terrain d'essai à la révolte chez Malraux. Né à Paris le 3 novembre 1901, Georges André Malraux fit au Lycée Condorcet et à l'Ecole des Langues Orientales un séjour aussi bref que mystérieux¹. Employé chez l'éditeur Kra, le jeune Malraux est très tôt insatisfait. Il lui faut de l'espace pour vivre

¹ Dans un grand nombre d'ouvrages biographiques, on signale qu'on n'a pu, en dépit de recherches intenses, retrouver les traces de l'étudiant Malraux dans les archives de ces institutions. On se demande si l'auteur a vraiment fréquenté ce Lycée et cette Ecole, ou s'il ne fit pas ses études dans un Lycée de province, ce qu'un parisien-né ne peut avouer sans quelque réticence.

à l'aise, des difficultés pour exercer ses jeunes forces.

Malraux n'étonnait donc personne lorsqu'il s'embarqua pour l'Indochine avec sa femme Clara Goldschmidt, afin de rechercher quelques vieux temples oubliés. Il avait convaincu le gouvernement français de lui donner son appui financier pour entreprendre cette "expédition archéologique", dont l'unique guide était l'intuition d'un jeune homme enthousiaste. Pendant dix longs mois, Malraux et sa femme cheminent à travers la jungle siamoise à la recherche de bas-reliefs anciens. Leurs efforts se voient couronnés de succès lorsqu'ils découvrent des sculptures de la civilisation Khmer le long de la Voie Royale. Mais à l'été 1924 Malraux est arrêté par les autorités coloniales sous l'accusation de vol de statues; le gouvernement local lui avait refusé le droit de prendre possession des objets qu'il rapporterait de l'expédition, mais s'étant opposé à cette décision arbitraire, Malraux avait insisté au point de provoquer son arrestation.

Clara Malraux revient aussitôt en France et organise une pétition en faveur de son mari. Elle gagne à sa cause quelques figures dominantes de la scène littéraire: Gide, Mauriac, Martin du Gard, Maurois, et munie de leurs signatures, elle fait pression auprès du gouvernement central. Malraux

est libéré dès l'automne 1924.

Cette aventure en Indochine imprima en Malraux les premiers signes d'une révolte violente. Il s'était embarqué plein d'idéal et de vigueur, mais soudain la bureaucratie coloniale l'immobilisait, l'accusait de vol et l'emprisonnait. Il prit conscience de l'absurdité du monde et s'arma contre la société des hommes qui l'avait frustré de ses jeunes aspirations. Lorsque paraît La Voie Royale en 1930, roman qui transpose en bonne partie la malheureuse expérience d'Indochine, on voit quels profonds ressentiments ont animé le futur conquérant. Tout n'y est que volonté de vaincre, refus de soumission, crainte de déchoir. Le problème de Perken et de Claude, héros du roman, c'est celui auquel Malraux fit face quelques années plus tôt : une lutte contre les autorités coloniales, un combat acharné contre tout ce qui peut entraver l'exercice absolu de la liberté humaine.

Le désir formel d'écraser toute opposition est en somme un premier trait de la révolte authentique. Car on définit un premier mouvement de révolte comme la prise de conscience d'une oppression quelconque, devenue insupportable, et qu'il faut renverser à tout prix. Si Malraux s'est mesuré à

l'immensité de la jungle, s'il a refusé les ordres des autorités coloniales, c'était précisément par souci de ne pas subir la défaite. Parallèlement, si Perken et Claude se lancent à l'assaut de la brousse siamoise, s'ils s'obstinent à frapper une pierre qu'ils ne parviennent pas à briser, c'est qu'ils nourrissent l'impérieux désir de nier toute force qui leur est supérieure et qui les accuserait de faiblesse s'ils ne l'anéantissaient pas.

Mais lorsque la révolte ne s'attache uniquement qu'à l'aspect négatif de son procès normal, elle est dangereusement incomplète et elle se voue à la stérilité. Le critique Rainer Maria Albérès, dans son étude La Révolte des Ecrivains d'Aujourd'hui, écrivait que chez les révoltés

le drame est double: il leur faut d'abord se détacher des conventions sur lesquelles vit, faute de mieux, leur entourage; il leur faut ensuite créer et vivre de leurs propres exigences².

La destruction totale de certaines valeurs produit un vide que des nouvelles réalités doivent efficacement remplir. D'où la nécessité d'une révolte positive, constructive.

² R.M. Albérès, La Révolte des Ecrivains d'Aujourd'hui, Paris, Corrêa, 1949, p. 16

Essentiellement, la révolte authentique se distingue donc par une force négative d'une part, mais d'autre part elle trouve sa justification dans les cadres nouveaux qu'elle apporte.

Malraux ne devait pas tarder à orienter son action vers les valeurs positives de la révolte. A peine deux années se sont écoulées depuis le voyage en Indochine que Malraux revient à la charge, mais cette fois-ci ses objectifs sont très précis. Comprenant sans doute que le premier problème à résoudre est celui de la condition matérielle des hommes, il opte pour un mouvement de libération économique quitte à s'attaquer par la suite aux problèmes de la libération spirituelle. Au cours d'un voyage à Saïgon, il organise un parti de gauche Jeune-Amnam et donne son concours à l'Indochine, journal communiste.

Entre temps, les troubles éclatent en Chine. Le mouvement nationaliste de Sun-Yat-Sen déclenche des grèves de protestations contre le contrôle par les occidentaux du marché Chinois. On désire entre autres choses redonner aux Chinois la maîtrise de leurs ressources naturelles et les relever

ainsi d'une lamentable situation matérielle³. Excellente occasion pour Malraux de se lier à une cause qui répond si justement à ses propres aspirations. Mandé à Canton par un chef révolutionnaire, Malraux devient directeur de la propagande du Parti Révolutionnaire. Son rôle dans le Kuomintang, gouvernement central où les différents partis politiques se disputent le pouvoir, est quelque peu sombre et seuls les carnets personnels de l'écrivain pourraient nous éclairer.

Après la cission entre le général Tchang-Kaï-Shek et les communistes, Malraux se range parmi les révolutionnaires et prend part au soulèvement du onze avril 1927, à Shanghai. Par la suite, il est chef de la propagande dans les provinces de Kwangsi et de Kwantung, puis il rentre en France au moment où Tchang-Kaï-Shek victorieux se rallie aux occidentaux pour mater les dernières résistances communistes.

De même que l'aventure Indochinoise de 1923 aura été l'occasion d'un roman, ainsi la participation de Malraux à la révolution Chinoise de 1927 allait devenir, transformée par

³ Pour les événements historiques de la révolution Chinoise on pourra avantageusement consulter deux articles de Jacques Brieux, parus dans Esprit d'octobre et de novembre 1949 (cf. notre bibliographie)

l'écrivain, Les Conquérants et La Condition Humaine⁴.

Et comme La Voie Royale sera le manifeste de la négation, première phase de la révolte, ainsi les deux romans issus de l'expérience révolutionnaire sont les manifestes de la révolte positive. La destruction y est présente, et d'une façon plus violente puisqu'elle est le résultat de la révolution armée, mais nous y découvrons aussi une recherche des valeurs susceptibles de justifier et d'orienter l'acte révolutionnaire. C'est pourquoi la révolte chez Garine, héros des Conquérants, se traduit par une aspiration énergique et mesurée vers les moyens de puissance. Tandis que chez Kyo, protagoniste de La Condition Humaine, la révolte est mise au service de l'humain: elle est pour l'homme un intermédiaire, un moyen nécessaire par lequel il peut accéder à une situation matérielle digne de lui.

Mais un intellectuel sincère ne peut limiter son action à la libération économique ou sociale de l'homme. Celle-ci n'est qu'un premier pas vers la libération de l'homme total. Ainsi nous voyons Malraux s'attaquer non plus aux

⁴ Les Conquérants, Paris, Gallimard, 1928, 271 p. La Condition Humaine, Paris, Gallimard, 1933, 404 p. Lorsque nous citons ces deux romans, ainsi que l'Espoir, nous référons à l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1960, 858 p.

questions élémentaires de la condition humaine mais aux problèmes essentiels de l'homme. Déjà La Condition Humaine suggère que la révolte est la solution normale à la misère des hommes, le substitut de l'idéal qui animait autrefois les bâtisseurs de cathédrales. Lors d'un congrès d'écrivains à Moscou en 1934, Malraux prend nettement position en faveur de la liberté individuelle et dénonce les limites que le Parti communiste impose aux aspirations intellectuelles des écrivains. La même année, l'auteur fait un voyage en Allemagne afin de plaider la cause d'un agitateur communiste, Dimitrov, que la police hitlérienne avait incarcéré. Au risque de se contredire devant le Parti, Malraux s'engage pour la justice et la liberté humaine bien plus que pour le bénéfice immédiat du parti auquel il s'est lié. D'ailleurs les échos de cette position dans Le Temps du Mépris le démontrent amplement.

L'année 1936 voit la guerre civile d'Espagne éclater avec une violence inouïe. D'un côté les républicains s'allient aux communistes et défendent le gouvernement; de l'autre les fascistes, sous la direction de Franco, tentent de s'emparer

du pouvoir avec l'aide des troupes marocaines et du matériel de guerre italien.

Malraux, qui depuis sa jeunesse ne peut demeurer spectateur dans une période de trouble, passe aussitôt la frontière et se range du côté des républicains. Il organise tant bien que mal ce qui reste de l'aviation espagnole et devient chef de l'escadrille Espana, formée en majeure partie de mercenaires Français, Allemands et Russes. Blessé en 1937, Malraux part en tournée de conférence à travers les Etats-Unis et le Canada afin d'éveiller l'opinion en faveur de la cause républicaine. Mais le temps presse Malraux: dès l'année suivante il est de retour au combat et entre deux missions, il réussit à poser les bases de son roman l'Espoir⁵.

La participation de Malraux à la guerre civile d'Espagne confirme une fois de plus le désintéressement de l'écrivain à l'égard des buts immédiats de la révolution communiste et de la révolte en général. Il adhère aux valeurs universelles que la révolte lui procure: entre autres le sentiment de la fraternité virile, la possibilité pour les hommes de vaincre leur

5 L'Espoir, Paris, Gallimard, 1937, 365 p. Malraux dirigea la production cinématographique de ce roman. A sa parution en 1938, le film Espoir remporta le prix Louis Delluc pour l'authenticité et la qualité de certaines scènes de guerre.

destin. Bref, ce sont là les grands thèmes de l'Espoir, l'oeuvre née de l'aventure révolutionnaire en Espagne. Nous n'assistons plus à la lutte d'un homme contre le monde (La Voie Royale), ni aux combats d'un groupe contre un autre (La Condition Humaine), mais aux conflits tragiques que livrent les hommes en face de leur destinée. D'où la portée métaphysique de la révolte telle qu'exprimée dans l'Espoir. Albert Camus n'écrivait-il pas dans l'Homme Révolté:

(La révolte) est métaphysique parce qu'elle conteste les fins de l'homme et de la création. L'esclave proteste contre la condition qui lui est faite à l'intérieur de son état; le révolté métaphysique contre la condition qui lui est faite en tant qu'homme⁶.

Or, ce dernier roman d'André Malraux expose précisément les problèmes fondamentaux de la condition humaine: la souffrance, la solitude, la mort, Dieu.

Aux heures sombres de 1939, l'Europe devient de plus en plus nerveuse. Les armées d'Hitler envahissent la France et répandent la consternation dans le coeur des Français. A peine la guerre déclarée, Malraux s'avance vers les lignes

⁶ Albert Camus, L'Homme Révolté, Paris, Gallimard, 1951, p. 39

de combat, mais, cette fois, en tant que simple soldat d'une division blindée. Blessé et fait prisonnier, il ne peut supporter l'inaction d'un camp allemand. Il s'évade et rejoint la Résistance française sous le nom de Colonel Berger.

Jusqu'aux derniers jours de la guerre, on entendra parler des exploits du Colonel Berger et de sa brigade Alsace-Lorraine. On attribuera aux sabotages de cette brigade le retard avec lequel la Deutsches Reich Panzerdivision parvenait au front de Normandie. Le Colonel Berger sera le premier officier français à pénétrer dans la ville libérée de Strasbourg.

Les idées de Malraux à cette époque troublée furent également transposées dans un roman, comme l'avaient été celles qui avaient foisonné dans les phases importantes de sa vie. C'est ainsi qu'à la publication en 1948 des Noyers de l'Altenburg, oeuvre que l'auteur avait écrite en captivité et durant les années de Résistance, on constatait une sorte de revirement dans les conceptions profondes. L'Espoir avait déjà suggéré, à travers les paroles du vieil artiste Alvéar, que le monde était parvenu au point où il fallait fonder à nouveau la notion d'homme. Les Noyers répondaient à cette suggestion par des élans de pure fraternité entre les soldats russes et allemands. Or l'existence même de la révolte chez

Malraux suppose le choc, l'opposition violente de deux ennemis. Les grandes luttes tragiques des premiers romans disparaissaient donc à l'arrivée des Noyers et avec elles, le ressort fondamental du génie révolté d'André Malraux⁷.

Certes, avant l'apaisement que proposaient les Noyers de l'Altenburg, Malraux ne s'était pas engagé sur les routes les plus droites. Ses personnages révoltés se sont liés aux entreprises les plus dangereuses et les plus essentielles. Ne lisait-on pas dans les Noyers: "La patrie d'un homme qui peut choisir... c'est où viennent les plus vastes nuages"⁸. Et la vie de Malraux n'a jamais cessé de côtoyer et d'embrasser les plus noirs événements de son époque. Une révolution en Chine, des voyages en Russie et en Allemagne, une guerre civile en Espagne, une guerre mondiale, la Résistance, autant de théâtres où se sont jouées les destinées du vingtième siècle. Malraux n'a pas manqué d'y jouer un rôle

⁷ Voilà pourquoi, en marge de notre étude du révolté, les Noyers occuperont une part moins importante que les précédents romans.

⁸ Les Noyers de l'Altenburg, Paris, Gallimard, 1948, p. 66

personnel.

Georges Salles, dans un article de La Nouvelle Revue Française, affirme que André Malraux "vit son temps dans les chambres de spasmes où s'enfante le présent"⁹. En effet, l'étrange auteur de La Condition Humaine a toujours fait en sorte qu'entre lui et le monde existât l'étroit lien de l'expérience vécue. Le critique Albert Béguin commente ainsi les relations intimes qui unissent Malraux à son temps:

Ce qui est particulier à Malraux, c'est (quelque chose) d'assez mal définissable: une sorte de consonnance à l'époque, un rythme personnel accordé au rythme de l'histoire, une tension intérieure produisant dans la parole de cet homme les mêmes ruptures, les mêmes élans et les mêmes saccades qui sont également sensibles dans la marche des événements¹⁰.

A l'opposé de Gide qui, selon la remarque de Charles Moeller, "confectionnait un "Nietzsche de Poche" à l'usage de la jeunesse dorée qui voulait jouer avec des explosifs de foire...", Malraux regarde son époque bien en face et accepte de prendre

⁹ Georges Salles, La Chambre noire, dans la Nouvelle Revue Française, no. 70, octobre 1958, p. 694.

¹⁰ Albert Béguin, Point de Vue, dans Esprit, octobre 1948, p. 450

dans ses mains les vrais explosifs d'une révolte armée, d'une guerre civile et d'un conflit mondial¹¹.

En Chine comme en Allemagne, en Espagne comme en France, il semble que Malraux ait voulu défendre une autre cause que celle que proposait la révolution communiste. Sans doute, la révolte de Malraux contre la société remet en question les conditions instables dans lesquelles vivent la majorité des hommes. Mais d'autre part, ne soulève-t-elle pas des problèmes plus profonds tel celui d'une notion de l'homme universel! Une simple lecture de La Condition Humaine et de l'Espoir nous montre avec quelle ardeur Malraux s'est attaqué à l'homme fondamental, avec quelle énergie il est toujours revenu vers le "no man's land" des conflits de son époque. Rachel Bepaloff notait à ce sujet:

Malraux est le seul écrivain de sa génération qui ait osé s'attaquer à l'épopée de notre temps et n'ait pas manqué de souffle dans cette entreprise¹².

En effet, Malraux a inhalé à plein poumons l'air tourmenté

¹¹ Charles Moeller, Littérature du XX^e Siècle et Christianisme, Paris, Casterman, 1959, vol. III, p. 32

¹² Rachel Bepaloff, Cheminevements et Carrefour, Paris, Vrin, 1938, p. 53

de la révolution en Chine et en Espagne. Il abreuvait les racines de son oeuvre révoltée aux sucres parfois amers de l'expérience vécue, des combats sanglants et de l'engagement sans condition.

Et si Malraux, au cours de sa vie, aspirait tant de corps étrangers, à chaque expiration il les rendait au monde, transformés, renouvelés. Comme si toutes les situations de sa vie n'avaient été qu'un prétexte pour l'éclosion de son oeuvre romanesque, un premier jet rapide mais nécessaire. Pierre de Boisdeffre signalait chez Malraux ce rôle de l'expérience vécue lorsqu'il écrivait :

Aujourd'hui je ne crois plus qu'il faille chercher dans sa vie le chef-d'oeuvre de Malraux parce que cette dernière n'est sans doute, comme chez la plupart des hommes, et singulièrement des artistes, que le brouillon hâtif, la première épreuve d'une tâche plus haute¹³.

Dans les pages qui précèdent, nous avons recherché à travers les événements de la vie d'André Malraux les premiers mouvements de la révolte. Et à l'origine, nous avons toujours découvert cette volonté de l'auteur de rejoindre la vie où la révolte se joue vraiment, c'est-à-dire dans la lutte,

¹³ Pierre de Boisdeffre, André Malraux, Paris, Classiques du XX^e siècle, édition de 1956, p. 12

dans l'opposition. Une des sources du révolté chez Malraux se trouve donc au coeur de l'existence de l'auteur: cette réaction lucide qui lui fait refuser l'avilissement de la société et qui lui permet d'affirmer ses croyances profondes.

Mais une autre source que nous croyons nécessaire d'indiquer à l'origine du révolté est l'oeuvre de jeunesse d'André Malraux. Cette première tranche de sa production littéraire ne contient pas de roman comme tel mais uniquement de courts écrits, aussi éloquents les uns que les autres. Notons en particulier Lunes en Papier, Royaume Farfelu et La Tentation de l'Occident, qui exposent les germes de la révolte telle qu'elle nous apparaîtra chez les personnages romanesques.

Paru en 1921, Lunes en Papier relate la curieuse entreprise des sept péchés capitaux de tuer la Mort, reine de la ville Farfelu. Combien significatif paraît ce projet lorsque l'on considère que le but ultime de tous les révoltés, tant dans La Voie Royale que dans l'Espoir, sera de vaincre la "mort" sous toutes les formes de déchéance morale et physique! L'action des sept péchés capitaux ne leur procure

pas la satisfaction qu'ils en attendaient: après la mort de la reine, ils se demandent avec angoisse "pourquoi ils avaient tué la Mort? Ils l'avaient tous oublié"¹⁴! Nous reconnaitrons des échos de cette phrase dans la bouche de Garine, héros des Conquérants: "Qu'ai-je fait de ma vie" se demande-t-il au terme d'une existence consacrée entièrement à l'action? La vanité de l'action obsède autant ces êtres imaginaires de Lunes en Papier qu'elle ne sera la grande préoccupation d'un révolté tel que Garine.

En 1920, André Malraux commençait un petit livre Royaume Farfelu qu'il publiait en 1928. Ici encore, dans un écrit fantaisiste, quelques éléments de la révolte sont mentionnés. Entre autres nous pouvons lire: "Des hiboux en révolte contre leur race tenaient des discours frivoles et il leur poussait des plumes d'or"¹⁵ (nous soulignons). Ou encore: "J'ai vu de jeunes démons qui venaient de couper leurs cornes en signe d'émancipation"¹⁶. Déjà, le mythe de la révolte occupait

¹⁴ Lunes en Papier, dans Oeuvres Complètes d'André Malraux, Genève, Albert Skira, 1945, p. 186

¹⁵ Royaume Farfelu, Paris, Gallimard, 1928, p. 19

¹⁶ Id. p. 39

l'esprit du jeune Malraux et le pas ne devait pas être grand entre ces figures imaginées et les révoltés de La Voie Royale.

Royaume Farfelu raconte aussi les atrocités de l'Empereur Basile II, qui font singulièrement songer à celles que Malraux nous fera vivre dans ses romans. L'Empereur, pouvons-nous lire,

fit aveugler les innombrables combattants bulgares qu'il avait fait prisonniers. Il les rangea par files de dix, qui se tinrent par la main, et leur donna pour guide un onzième prisonnier auquel il ne fit arracher qu'un seul oeil (...) Pendant des siècles on reconnut (leur) route à la lignée infinie de tombeaux des soldats aveugles, hautes pierres que surmontaient, comme des cibles, des yeux ouverts¹⁷.

Comment ne pas rapprocher ce texte d'un passage de l'Espoir où un paysan évoque ceux qui se sont révoltés pour la cause espagnole:

Et par longues files, de tous les pays, ceux qui connaissaient assez bien la pauvreté pour mourir contre elle, avec leurs fusils quand ils en avaient et leurs mains à fusils quand ils en avaient pas, vinrent se coucher les uns après les autres sur la terre d'Espagne¹⁸.

17 Royaume Farfelu, p. 53

18 L'Espoir, dans André Malraux; Romans, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, p.585

Ces deux premiers écrits, Lunes en Papier et Royaume Farfelu, révélaiènt, discrètement nous en convenons, une inclination à l'esprit de révolte. Mais lorsque paraissent La Tentation de l'Occident en 1926 et d'Une Jeunesse Européenne en 1927, on ne pouvait plus avoir de doute sur les tendances profondes d'André Malraux. Ces deux manifestes renferment des pages à la fois violentes et franches sur la civilisation occidentale et sur les ressentiments de la jeunesse européenne au lendemain de la première guerre mondiale.

Dans La Tentation de l'Occident, Malraux fait le procès de la civilisation européenne et tente de dégager les causes de l'angoisse qui s'est emparé d'elle.

Pour détruire Dieu, écrit le Français A.D., et après l'avoir détruit, l'esprit européen a anéanti tout ce qui pouvait s'opposer à l'homme; parvenu au terme de ses efforts...il ne trouve que la mort. Avec son image enfin atteinte, il découvre qu'il ne peut plus se passionner pour elle, et jamais il ne fit d'aussi inquiétante découverte...¹⁹

L'inquiétante découverte, c'est que la mort de Dieu a aussi entraîné celle de l'homme. L'Européen, conscient de cette

¹⁹ La Tentation de l'Occident, Paris, Grasset, 1926, p. 215-16

disparition soudaine, "cherche avec angoisse celui à qui... confier son étrange héritage"²⁰. Il n'est plus d'idéal auquel il puisse se sacrifier. Il sait que les grandes vérités: Patrie, Justice, Egalité, Fraternité, sont des images mortes que la civilisation européenne décadente persiste à conserver.

En face de ce spectacle absurde, de l'absence de tout but, le désir de révolte se fait de plus intense. Même à cette époque, le jeune Malraux sentait la présence d'une force

que nul bientôt ne pourra plus cacher, et qui n'apparaîtra qu'armée: la volonté de destruction. C'est de l'injustice que nos millions de malheureux ont conscience et non de la justice, de la souffrance et non du bonheur. Le dégoût qu'ils ont de leurs chefs les aide à comprendre ce qu'ils ont de commun. J'attends avec quelque curiosité celui qui viendra leur crier qu'il exige la vengeance et non la justice... Plus puissante que le chant des prophètes, la voix basse de la destruction s'entend déjà aux plus lointains échos d'Asie...²¹

Un soulèvement se prépare. Nourrie de solitude et de désespoir, la jeunesse dont Malraux fait partie ne voit dans son passé qu'un cimetière de noms illustres. Il faut donc

20 La Tentation de l'Occident, p. 174

21 Id. p. 202-03

éloigner ces vaines images du passé et se défaire de leur poids écrasant. Il faut rompre les derniers fers qui retiennent sous l'empire du passé des milliers d'êtres avides de s'élancer vers l'avenir. En définitive, il faut s'affranchir des restes de la monarchie, comme l'indique ce passage :

La date de notre fête nationale, écrit A.D., je voudrais qu'elle ne fût plus anniversaire de notre révolution d'enfants malades, mais de ce soir où les intelligents soldats des armées alliées s'enfuirent du Palais d'été, emportant avec soin les précieux jouets mécaniques dont dix siècles avaient fait offrande à l'Empire, écrasant les perles et essuyant leurs bottes aux manteaux de cour des rois tributaires²².

Ces quelques textes suffisent à nous dépeindre l'esprit avec lequel Malraux affrontait le monde : refus du passé ; angoisse devant le néant de l'après-guerre ; désir d'une révolte armée.

Mais sur quoi Malraux estimait-il appuyer son mouvement de révolte ? Une phrase de La Tentation de l'Occident nous répond : "Rien n'est plus digne de passion que leurs tentatives (des révoltés)...de retrouver la qualité perdue"²³ (nous soulignons). D'une Jeunesse Européenne précisait

22 La Tentation de l'Occident, p. 188-89

23 Id. p. 145

encore davantage: "Notre civilisation, depuis qu'elle a perdu l'espoir de trouver dans les sciences le sens du monde, est privée de tout but spirituel"²⁴. La révolte aurait donc pour fondement et pour but de redonner au monde une valeur spirituelle. Or, la seule chose qui demeure, stable et évidente, disait Malraux dans son manifeste de 1927, c'est la conscience que chacun prend de soi-même. Mais "pousser à l'extrême la recherche de soi-même, en acceptant son propre monde, c'est tendre à l'absurde" reprend l'auteur²⁵ (nous soulignons). Il faut donc changer son propre monde pour éviter la conscience de l'absurde; peut-être le changer en appliquant ces paroles d'un personnage de L'Espoir: "La révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle..."²⁶. Mais à tout prix refuser son monde, le détruire s'il le faut. Voilà un élément essentiel de la révolte malruxienne.

24 d'Une Jeunesse Européenne, dans Ecrits, ouvrage collectif d'André Chamson, Jean Grenier, Henri Petit, J.-P. Jouve, Paris, Grasset, 1927, p. 145

25 Id. p. 144

26 L'Espoir, p. 704

Les paroles du vieil Alv  ar que nous venons de citer soulèvent ici le problème de l'engagement de Malraux dans la révolution sociale. Nous croyons nécessaire d'éclairer cette question avant de nous avancer davantage dans l'univers de l'écrivain. Car on s'est demandé à maintes reprises jusqu'à quel point l'auteur avait pris à son compte l'éthique des révolutionnaires. La question est d'autant plus complexe que Malraux n'a jamais écrit que ce qu'il a touché de son expérience personnelle. André Rousseaux, dans Ames et Visages du XX^e Siècle, écrivait à ce sujet:

M. André Malraux n'est pas de ceux pour qui la littérature est faite en dehors de l'homme. Elle est chez lui une forme de la vie...²⁷

Cependant, la vie pour Malraux fut avant tout une lutte aux côtés des communistes de Chine et d'Espagne, du moins pendant la période de sa vie qui nous occupe ici. Parallèlement, son oeuvre trempait presque exclusivement dans l'atmosphère de la révolution sociale. C'est pourquoi nous pensons que le "cas Malraux" doit se résoudre par une réponse à ces deux questions: jusqu'à quel point Malraux s'est-il engagé dans la révolution

²⁷ André Rousseaux, Ames et Visages du XX^e Siècle, Paris, Grasset, p. 62

sociale communiste? Que fut vraiment la révolution pour cet intellectuel français?

La critique littéraire semble d'accord sur un point: l'inféodation de Malraux dans la révolution communiste n'a été que superficielle. Roger Stéphane notait que l'auteur s'était pris d'amitié pour les communistes dans la mesure où "leur marxisme ne dépassait pas le stade de méthodologie insurrectionnelle"²⁸. Pour sa part, André Rousseaux affirmait que si Malraux s'était donné à la cause révolutionnaire, c'est que l'écrivain avait besoin de se trouver à l'extrême pointe de la vie. Et Jean de Pontcharra poursuivait:

Malraux a besoin de la révolution pour vivre et pour écrire, de la guerre révolutionnaire où l'on se bat avec fougue au milieu des flaques de sang, des balles et des incendies²⁹.

De son côté, Gaëtan Picon écrira que l'auteur de La Condition Humaine n'a jamais recherché dans la révolution le sens du monde ou le sens de sa vie; la révolution communiste relèverait dans son oeuvre de l'ordre de la "symbolique formelle"³⁰.

²⁸ Roger Stéphane, Malraux et la Révolution, dans Esprit, octobre 1948, p. 467

²⁹ Jean de Pontcharra, André Malraux, révolutionnaire et romancier, dans Etudes, 20 mai 1938, p. 457

³⁰ Gaëtan Picon, Points de vue, dans Esprit, octobre 1948, p. 455

Roger Garaudy prolongeait la pensée de Gaëtan Picon en ces termes: "To Malraux, revolution is not the solution of a problem; it is the opportunity for lyrical gestures"³¹.

Il semble donc que la critique soit unanime à reconnaître que la participation de Malraux à la révolution communiste s'est opérée au niveau des moyens et non de la fin.

Mais pourquoi Malraux aurait-il choisi la révolution plus qu'un autre moyen? Pourquoi se serait-il lié à une action où les renversements brutaux, la négation de toutes les valeurs existantes et la libération, sont les buts définitifs et naturels? Nous touchons ici au centre du problème.

Il faut rechercher l'explication du "cas Malraux" d'abord dans le caractère intime de l'auteur, puis dans la révolution elle-même. Nous connaissons déjà le mouvement de révolte que nourrissait Malraux dans les premières expériences de sa vie. Obsédé par la souffrance physique et morale, ayant parcouru lui-même les faubourgs infects des villes chinoises et subi l'humiliation d'un procès en Indochine, il avait un

³¹ Roger Garaudy, Literature of the Graveyard, New York, International Publishers, 1948, p. 41

compte personnel à régler avec le monde. En réponse à ces appels, Malraux devait donc s'engager à tout prix contre les fatalités qu'il avait essuyées lui-même ou observées autour de lui. Restait le choix des moyens.

Claude Mauriac, dans son étude André Malraux ou le Mal du Héros, affirme que "des raisons sentimentales font choisir un parti plutôt que l'autre..."³². Le critique aurait sans doute raison s'il s'agissait de questions de peu d'importance. Mais il ne faudrait pas croire que le choix de Malraux a été motivé par un attachement sentimental à l'égard des communistes et de leurs méthodes. Il demeure toujours vrai qu'un intellectuel éminent ne s'unit à une action quelconque que pour répondre à ses convictions personnelles, non pour des motifs d'ordre sentimental. D'ailleurs, Malraux n'a jamais partagé l'idéal communiste ni les méthodes révolutionnaires comme telles. Un simple coup d'oeil sur des personnages comme Kyo, Garine ou Manuel, efface tout doute quant à leurs appréhensions envers les directives du Parti et les moyens radicaux employés par les communistes révolutionnaires.

³² Claude Mauriac, André Malraux ou le Mal du Héros, Paris, Grasset, 1946, p. 219

Si Malraux a choisi la révolution, c'est qu'il y voyait le seul moyen de porter haut sa propre notion de l'homme en révolte contre ses fatalités. A travers la révolution, Malraux a voulu assumer sa destinée personnelle et celle des autres, dans une magistrale entreprise qui tentait finalement de rendre compte de l'homme entier, de l'homme nouveau. Car Malraux a toujours pris la révolution dans son sens le plus général que Roger Stéphane décrivait ainsi: "Qu'est la révolution au sens vrai du terme, sinon la délivrance d'une civilisation pour la création d'une nouvelle notion de l'homme..."³³. Malraux avouait par la bouche d'un personnage des Noyers de l'Altenburg: "Ecrivain, par quoi suis-je obsédé depuis dix ans, sinon par l'homme"³⁴! Découvrant donc une suite de rapports entre ses propres inquiétudes et les buts de la révolution communiste, l'écrivain se lance dans l'action, sincèrement, totalement.

Pourtant, l'engagement politique d'un écrivain renferme toujours un poias souvent hostile aux exigences mêmes d'un authentique intellectuel. Certes, l'oeuvre révolutionnaire de

³³ Roger Stéphane, Malraux et la Révolution, dans Esprit, octobre 1948, p. 461

³⁴ Les Noyers de l'Altenburg, p. 28

Malraux témoigne de vérités universelles, moins orientées vers la propagande que vers la défense des valeurs humaines. Mais on ne peut que difficilement oublier ces prises de position auxquelles l'engagement concret oblige Malraux, attitudes politiques qui alourdissent dangereusement l'oeuvre d'un littérateur. L'atmosphère de la révolution sociale est certainement nécessaire à l'auteur pour fonder l'âme de ses romans sur ses préférences humaines et politiques. Mais peut-on justifier de telles attitudes politiques par les seules exigences de l'oeuvre romanesque? Malraux répondrait que ses positions reflètent ses élans personnels plus que ceux des communistes. Mais l'étrange correspondance entre ses vues et celles des communistes, à l'époque de l'action révolutionnaire, demeurera toujours suspecte aussi longtemps que nos connaissances sur sa vie seront ce qu'elles sont aujourd'hui.

Il semble donc que le dernier mot sur le "cas Malraux" doive nous venir de l'auteur lui-même, même si ce dernier persiste à recouvrir son passé d'un silence absolu. Seul le temps éclairera définitivement cette tranche de sa vie et répondra à la foule de questions que tout chercheur se pose à ce sujet.

CHAPITRE II

LES DIFFERENTS VISAGES DU REVOLTE

Si nous reprenions sommairement les grandes étapes de la biographie de Malraux, nous obtiendrions à peu près la courbe suivante: une aventure en Indochine, une révolution en Chine et une guerre civile en Espagne. La première étape conduit à La Voie Royale, roman où évoluent les aventuriers Perken et Claude; la seconde phase appartient aux Conquérants et à La Condition Humaine dont les personnages principaux sont les terroristes Hong, Klein et Tchen, et les révolutionnaires Garine, Katow et Kyo; la troisième étape aboutit à l'Espoir, roman-reportage qui s'attarde sur le sort des chefs révolutionnaires tels que Magnin, Ximénès et Manuel, et sur celui des intellectuels comme Lopez, Garcia et Alvear. Il semble donc que l'oeuvre d'André Malraux nous ait offert successivement des aventuriers, des terroristes, des révolutionnaires et enfin des intellectuels¹.

¹ Remarquons que La Voie Royale ne fut publiée qu'en 1930, soit deux ans après Les Conquérants. Mais, comme nous l'avons vu, l'ouvrage de 1930 rapportait une aventure que Malraux avait vécue durant les années 1923-24.

Le personnage révolté d'André Malraux, au cours de son évolution, est demeuré très fidèle à la chronologie des romans. Il fut d'abord cet aventurier parce qu'il avait besoin d'un vaste terrain pour éprouver sa puissance. Puis, l'action violente du terrorisme venait satisfaire son impérieux désir de venger ses défaites. Mais de plus en plus conscient de la vanité de son action et de sa solitude, le révolté se tourne vers les hommes: la révolution sociale lui fournit l'atmosphère dont il était privé. A la suite d'un contact prolongé avec les hommes et la vie, le révolté a approfondi ses pensées et purifié l'objet de son action, de telle sorte qu'il apparaît finalement sous les traits d'un intellectuel.

Voilà en bref les différents visages sous lesquels le révolté nous est présenté à travers l'oeuvre d'André Malraux.

1. L'aventurier

L'aventure, chez le révolté, répond à un besoin primitif de se précipiter dans une action quelconque, sans autre souci que de survivre et d'infliger aux êtres et aux choses l'impétuosité de cette survivance. Par son caractère

imprévisible, par les mille possibilités inattendues qu'elle projette vers celui qui s'y engage, l'aventure crée un monde de mouvements et de menaces, de situations rapides auxquelles il faut trouver une solution immédiate. C'est le monde de l'inconnu et de l'angoisse, un monde que seules la lucidité et la maîtrise de soi peuvent vaincre. En d'autres mots, l'aventure n'est pas le domaine des faibles: elle est celui des virils, des volontaires.

Le révolté d'André Malraux retrouve dans l'aventure le champs d'action par excellence. Sa hantise est de vivre aux limites du danger, là où sa résistance sera mise à rude épreuve, de sorte qu'il puisse mesurer ses forces à toutes les difficultés. Et l'aventure est bien le domaine privilégié où l'événement inéluctable excite la part d'héroïsme qui dort en tout révolté. "Il n'y a rien que l'homme désire tant qu'une vie héroïque" écrivait Jacques Maritain dans Humanisme Intégral, "il n'y a rien de moins ordinaire à l'homme"².

Voilà en somme vers quoi Perken et Claude, héros de La Voie Royale, ont toujours aspiré. L'un et l'autre sont assoiffés de cette existence particulière que les grands

² Jacques Maritain, Humanisme Intégral, Paris, Aubier, 1936, p. 12

héros solitaires promènent sur le monde.

Le premier, Perken, recherche la preuve de sa force dans une lutte contre le monde et contre les hommes. Ennemi des valeurs établies et de la société, il a rejeté la place que le monde lui proposait et il s'est consacré uniquement à cultiver la différence qui le sépare du reste des humains.

Vous ne savez pas ce que c'est que le destin limité, dit Perken à son compagnon d'aventure; le destin irréfutable, qui tombe sur vous comme un règlement sur un prisonnier; la certitude que vous serez cela et pas autre chose, que vous aurez été cela et pas autre chose³.

Perken refuse donc de se soumettre au destin. "Je ne veux pas être soumis" lance-t-il à Claude dans un moment d'exaspération⁴. Tout ce qui porte menace à sa liberté devra donc être subjugué, anéanti, même cette pierre qui résiste à ses coups, même ces femmes, objets de son désir de conquête sexuelle. "Tout corps qu'on n'a pas eu est ennemi" reprend Perken⁵. Car chaque être, pour lui, c'est cet "un de plus" qu'il faut maîtriser par crainte d'en subir quelque humiliation⁵.

p. 59 3 La Voie Royale, Paris, Grasset, édition 1959,

4 Id., p. 107

5 Id., p. 62

Mais l'aventurier Perken ne rencontre qu'angoisse et défaite dans sa tentative. Car, s'il réussit en partie à dompter les fatalités du monde extérieur, il est habité par ses propres fatalités. "A vivre seul on n'échappe guère à la préoccupation de son destin..." avouait-il à Claude⁶. La menace perpétuelle, chez lui, c'est la déchéance.

Vieillir, voilà, vieillir. Surtout lorsqu'on est séparé des autres... Ce qui pèse sur moi c'est, comment dire, ma condition d'homme; que je vieillisse, que cette chose atroce: le temps, se développe en moi comme un cancer, irrévocablement...⁷

Il faut donc vivre contre la conscience de vieillir en posant des gestes virils.

Mais quelle haine s'empare de Perken lorsque ses actes lui refusent l'approbation qu'il en attendait! Rappelons-nous la scène où Perken désire une dernière fois se prouver sa puissance par la possession sexuelle d'une jeune indigène. Faisant appel à toutes les forces de son pauvre corps malade, Perken tente de repousser la défaite par un acte viril. Mais son incapacité à se rendre maître de la jouissance de sa partenaire le hante au point qu'il entrevoit sa propre condamnation dans ce visage étranger. Et plus tard, dans le

⁶ La Voie Royale, p. 106

⁷ Id., p. 107

regard d'un vieux chef guerrier, Perken "rencontrait sa mort" et éprouvait le furieux désir "de tirer sur lui, comme si le meurtre seul eût pu lui permettre d'affirmer son existence, de lutter contre sa propre fin"⁸. Dans les yeux du guerrier comme sur le visage de sa partenaire, Perken voit qu'il sera "cela" et pas autre chose. De là naît l'irréductible humiliation de l'homme traqué, poussé vers la mort par les regards d'autrui.

Perken voudrait pourtant surmonter cette humiliation et faire de sa mort une part de lui-même, une fatalité acceptée et assujettie par lui. Un moment plus tôt, il s'agissait de vivre contre le sentiment de vieillir; maintenant, il faut exister contre la mort, contre la déchéance totale. Au coeur de l'aventure, Perken n'avait jamais pensé à la mort que pour vivre avec plus d'intensité. Le voilà donc, s'avançant vers elle avec défi: "Il n'y a pas...de mort... Il y a seulement...moi...moi...qui vais mourir...", murmure-t-il à Claude au moment de mourir⁹.

8 La Voie Royale, p. 174

9 Id., p. 182

On pourrait assurément voir dans ces paroles ce que Jean de Pontcharra suggérait: "On entend la voix de Pascal: quand l'Univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble"¹⁰. Mais quelle résonance tragique ont ces lignes de l'auteur à l'endroit de son héros agonisant: "Rien dans l'univers, jamais, ne compenserait plus ses souffrances passées ni ses souffrances présentes..."¹¹.

La mort de Perken affirme sans aucun doute la noblesse de l'homme sur tout ce qui l'écrase. Mais que vaut cette grandeur si Perken s'anéantit en voulant la projeter bien haut dans le monde? Elle vaut dans la mesure où Perken meurt satisfait pour elle. Elle est néant pour les autres hommes, car l'expérience de Perken en face de la mort est unique, isolée, et ne s'ouvre que sur elle-même. D'ailleurs, Perken a toujours entretenu un profond mépris pour les hommes: "Exister dans un grand nombre d'hommes et peut-être pour longtemps", voilà l'étonnant idéal qu'il s'était proposé¹². Une fois de plus, il doit accepter la défaite. Le souvenir

¹⁰ Jean de Pontcharra, André Malraux, dans Etudes, 5 juin 1938, p. 616

¹¹ La Voie Royale, p. 178

¹² Id., p. 60

que les hommes conservent d'un mort est éphémère, surtout lorsque cet homme s'est opposé à toute société humaine. Et la part de survie que Perken obtient dans la mémoire des hommes est si petite qu'elle ne peut justifier une mort et encore moins une vie. La grandeur de Perken, elle se résume à la cicatrice qu'il a voulu laisser sur la carte du monde.

Bien que la révolte de Perken possède de fâcheuses limites, il ne s'en dégage pas moins la trace d'une préoccupation spirituelle. Il semble, en effet, que l'objet essentiel de l'action chez Perken soit la découverte d'un Absolu quelconque au sein du monde mouvant de l'aventure: il a tenté de vivre dans le plus grand nombre d'hommes possible après sa mort, comme pour se donner une certaine immortalité; pour la même raison, il a voulu survivre après sa mort au moyen de la cicatrice qu'il aura laissé sur le monde. Bref, la malheureuse aventure de Perken, c'est l'incontestable aveu d'une soif de perpétuité, de survie, d'absolu, dans un monde où tout échappe à l'emprise de l'homme.

Aux côtés de Perken évolue un jeune aventurier, Claude, qu'on a chargé d'une mission archéologique au Cambodge¹³. A l'expérience vaste et profonde de Perken, il ne peut opposer que des lectures et le souvenir de son grand-père, dont la vie lui rappelle curieusement celle de son compagnon d'aventure.

Entre Claude et Perken s'établit une étrange parenté: même obsession de la mort, c'est-à-dire la mort sous ses deux formes, déchéance morale et écrasement physique. Comme son ami, Claude ne peut accepter "la vanité de son existence" qui le ronge "comme un cancer", ni vivre avec "cette tiédeur de mort dans la main..."¹⁴. Comme Perken, il veut compenser ses défaites par du sadisme. Lorsqu'il frappe violemment sur une pierre qui refuse de se briser, il transpose sa propre vie dans l'objet qu'il martelle. La pierre prend vie, refuse d'éclater sous les coups. Aux limites de ses forces et de l'exaspération, Claude s'arrête et, aussitôt, il éprouve le désir fou d'écraser quelque chose de vulnérable, qui se plierait à sa volonté. Nous pouvions observer

13 Malraux l'était aussi. Les traits communs entre Claude et Malraux sont si nombreux qu'on pourrait croire à un autoportrait.

14 La Voie Royale, p. 38

un même reflexe chez Perken lorsqu'il entrevoyait sa condamnation dans le regard du vieux chef guerrier. Le sens de la vie dépend de la victoire ou de la défaite dans l'acte. On est conquis et conquérant dans la mesure où l'objet sur lequel on agit cède ou non. D'où la menace constante d'impuissance pour Perken et Claude, puisque tout ce qui leur est extérieur est en même temps opposition, piège.

Mais lorsque la pierre se brise sous ses coups, Claude retrouve le sens de sa vie, la satisfaction du conquérant vainqueur. Il ne craint plus la déchéance "car ces pierres conquises le défendaient contre elle"¹⁵. L'objet conquis devient la preuve de sa puissance.

Comme tous les aventuriers, Claude rencontre sur sa route l'ultime déchéance: la mort. Il a vécu contre la mort comme tout grand révolté et il n'a jamais pu se défaire de cette obsession. Mais Claude ne fait pas lui-même l'expérience de la mort; il en est le spectateur, celui qui doit survivre après avoir assisté à l'agonie de son ami. C'est pourquoi il demeure l'un des rares personnages de Malraux

¹⁵ La Voie Royale, p. 87

qui puisse reprendre sa vie sur un autre plan après avoir essuyé un échec.

Perken avait toujours été pour lui une figure rigide qui ne plie jamais. A présent, Claude voit dans les traits de son compagnon "la vanité d'être homme"; il se retrouve seul, "malade de silence et de l'irréductible accusation du monde qu'est un mourant qu'on aime"¹⁶. A la vue de cette douloureuse agonie, il comprend que rien ne peut justifier la fin d'une existence humaine, pas même les dieux. Cependant, brisé d'angoisse et de peine, Claude se souvient d'une prière d'enfance: "Seigneur assistez-nous dans notre agonie..."¹⁶; Claude murmure cette prière, incliné vers son ami mort, penché, comme une question, sur le sens de cette mort. Mais il n'a de réponse qu'un silence absolu.

Entre Claude et Perken il existe une étroite parenté quant aux gestes posés, cela est incontestable. Mais il est un endroit où ces deux aventuriers bifurquent: le premier assiste à l'agonie de son ami et il échappe lui-même à l'expérience de la mort, il peut retourner dans la société des hommes; tandis que Perken subit la défaite totale,

¹⁶ La Voie Royale, p. 182

l'annihilation de lui-même. L'un demeure espoir, ouverture; l'autre s'arrête brusquement, se détruit, disparaît. Mais d'un côté ou de l'autre, ces deux aventuriers ont connu la défaite, l'éphémère d'une existence inféconde.

2. Le Terroriste

L'une des principales causes de la défaite, chez Perken et Claude, fut leur inaptitude à compenser pour l'humiliation reçue. Malgré leur énergique refus, ils étaient finalement soumis à l'ordre du monde et des hommes: Perken est prisonnier de son expérience érotique et il meurt seul au fond de la jungle; Claude rencontre des ennemis partout, même dans les pierres qu'il frappe, même dans le visage tourmenté de son compagnon mourant. Néanmoins, tous deux désirent compenser ces échecs, renverser ce qui s'oppose à leur liberté, mais ils s'anéantissent avant même d'être passé à l'action.

Apparaît alors chez Malraux un autre personnage de révolté capable peut-être de réaliser ce que l'aventurier tentait de faire. Il se rue contre l'ordre social, détruit tout par le feu et les bombes, répond à l'humiliation par

une réaction violente et concrète. Le règne du terroriste débute.

De fait, le pas séparant l'aventurier du terroriste est minime. La révolte chez Perken s'exprimait par des désirs: il désirait posséder complètement sa partenaire de l'acte sexuel, mais il devait se résigner à un retournement sur lui-même; il désirait faire feu sur le chef siamois, mais son impulsion demeurait sans réponse. De même pour Claude: après une défaite, il éprouvait le furieux besoin de frapper, d'humilier quelqu'un, mais il passait sa fureur à marteler un vil caillou.

Le terroriste, pour sa part, conduit à leur réalisation les désirs, les appétits, qui demeureraient inassouvis chez l'aventurier. Ainsi, la relation entre l'aventurier et le terroriste semble s'établir au niveau du désir et de l'acte. Elle est si étroite que le critique Pierre de Boisdeffre pouvait définir le terrorisme comme "l'aventure à l'état pur, passée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences"¹⁷.

¹⁷ Pierre de Boisdeffre, Métamorphose de la Littérature, Paris, Alsatia, 1953, T.1, p. 355

Le premier terroriste que l'on rencontre chez Malraux s'appelle Hong, dans Les Conquérants. Ayant vécu, enfant, dans les misérables faubourgs chinois, il a pris en haine les puissants et les riches, non parce qu'ils sont puissants et riches, mais parce qu'ils ont un respect coupable d'eux-mêmes. "Un pauvre ne peut pas s'estimer" dit Hong à son chef révolutionnaire¹⁸. Il se souvient peut-être de Perken lorsqu'il voit dans la misère humaine une sorte de "démon doucereux sans cesse occupé à prouver à l'homme sa bassesse, sa lâcheté, sa faiblesse, son aptitude à s'avilir"¹⁸. Pour répondre à cette misère constante, "l'action pour Hong n'est ni mensonge, ni lâcheté, ni faiblesse..."¹⁹. En d'autres termes, tout est permis lorsqu'on a souffert plus que sa part de la souffrance universelle. Et c'est de cette manière que Hong justifie ses actes de terrorisme et ceux de ses semblables révoltés. "Tout état social est une saloperie" lance-t-il à Garine²⁰.

Hong ne veut surtout pas rendre compte de ses actes devant autre que lui-même, pas même devant le parti révolutionnaire pour lequel il travaille. Ses intérêts sont autres

18 Les Conquérants, p. 104

19 Id., p. 105

20 Id., p. 107

que politiques et ses chefs en craignent avec raison les conséquences. Car souvent, Hong assassine de sa propre initiative des hommes que le parti révolutionnaire aurait protégés: le vieillard Tcheng-Daï par exemple. Les révolutionnaires protestent mais sans succès. "Je fais ce que vous n'osez faire" leur rétorque Hong avec mépris²¹.

L'action terroriste de Hong est fondée sur deux mots: "Haine sans espoir"²². Hong n'attend de l'action que l'assouvissement d'un besoin impérieux de détruire, besoin élémentaire déclenché par l'humiliation reçue, mais besoin qui subsiste sans l'espoir de se voir comblé. Le terrorisme, pour Hong, n'a pas de loi: il est simplement le moyen d'étendre sur le monde toute la profondeur de sa haine.

A l'opposé de Hong, Klein nourrit des sentiments plus modérés. D'origine allemande, il se distingue par son accent rauque de nordique lorsqu'il parle Français. Comme Hong, il a connu l'humiliation et la misère, mais ses revendications se fondent sur autre chose que la haine. "Ein Mensch!" s'écrie-t-il un jour en présence du narrateur des Conquérants.

21 Les Conquérants, p. 107

22 Id., p. 105

"Il faut faire savoir à ces gens-là qu'une chose, qui s'appelle la vie humaine, existe" ajoute-t-il²³. Klein sait d'autre part que si le monde est parvenu à ce qu'il est aujourd'hui, "c'est d'abord parce qu'il y a trop de la misère, pas seulement manque d'argent..."²⁴.

Mais Klein n'échappe pas à la passion du vrai révolutionnaire, qui consiste à ne pas accepter de se soumettre. Lorsqu'il était au bagné et qu'il souffrait trop, il songeait à empoisonner la ville en jetant du cyanure dans les réservoirs d'eau. Et il prenait sa force dans la certitude qu'il pouvait le faire.

La mort de Klein est pourtant une affreuse défaite: on l'a torturé avant de le tuer. La bouche agrandie au rasoir, les paupières coupées, on l'a planté contre le mur d'une chambre de prostituée, raide comme un pieux. La femme de Klein s'avance, et, avec une "terrible tendresse, elle frotte son visage, sauvagement, sans un sanglot, contre la toile sanglante, contre les plaies"²⁵. Que faire de plus? Klein était peut-être le plus humain des terroristes mais il

23 Les Conquérants, p. 39

24 Id., p. 40

25 Id., p. 137

finit dans la plus basse des abjections. Les souffrances qu'on lui a infligées avant de mourir ne pourront jamais être compensées, ni par lui, ni par ses frères dans la révolte.

Le plus lucide et le plus volontaire des terroristes est certainement Tchen, de La Condition Humaine. Aussi contradictoire que cela puisse paraître, la première éducation que Tchen a reçue fut religieuse. Très tôt orphelin, il fut sous la tutelle d'un vieux pasteur luthérien qui tentait de vaincre, à cinquante ans, "une inquiétude religieuse intense"²⁶. Plus tard, à l'Université de Pékin, Tchen ne pouvait "vivre d'une idéologie qui ne se transformât pas immédiatement en actes"²⁷ (nous soulignons). Voilà le point de départ de l'action terroriste chez Tchen.

Mais si Tchen a préféré le terrorisme, ce n'est pas en vertu du désir de compenser pour l'humiliation subie. Au contraire, il semble que Tchen n'ait jamais connu la misère et qu'il n'ait pas une haine particulière à l'égard des riches. Le terrorisme répond chez lui à des besoins d'éthique personnelle. Habité par ses rêves, ses pieuvres

26 La Condition Humaine, p. 225

27 Id., p. 227

intérieures, convaincu qu'on "trouve toujours l'épouvante en soi", Tchen poursuit dans le terrorisme non pas une religion, mais "le sens même de la vie, la possession complète de soi-même"²⁸. L'action terroriste est pour lui une prise de conscience personnelle, une possession et une maîtrise de soi; surtout une défense contre le monde de l'inconscient.²⁹

Chez Tchen, la révolte dans le terrorisme n'est donc pas orientée vers le monde extérieur. Du reste, aussitôt mêlé à l'action révolutionnaire et au combat fraternel, Tchen se sent repoussé par le groupe, abandonné à sa solitude. Son caractère profond demeure incompatible avec tout ce qui est communauté d'actions et de sentiments. Tchen combat plutôt contre le néant qui l'habite, et il espère ainsi accéder à la pleine possession de son être.

Cette emprise sur lui-même, Tchen l'obtenait peut-être dans les premières pages de La Condition Humaine, alors qu'il commettait un meurtre. Car par le meurtre, il s'élève

28 La Condition Humaine, pp. 288, 290, 226.

29 Tchen est l'interprète le plus catégorique de l'aversion que Malraux a toujours entretenue à l'égard de la psychanalyse qui se plaît à explorer le rêve, le subconscient et toutes ces sphères de l'humain où la conscience et la lucidité n'ont plus de part.

dans l'univers particulier de celui qui a tué. "Ceux qui ne tuent pas...les puceaux" dit-il avec un certain dégoût, avec une fierté triomphante³⁰. Mais parvenu au monde clos du meurtre, Tchen se découvre en proie à une étrange solitude, éloigné des hommes et encore plus éloigné de lui-même. L'insatisfaction le poursuit parce qu'il est capable "de vaincre mais non de vivre dans sa victoire"³¹. Une solution demeure cependant: vaincre et cesser de vivre immédiatement après la victoire. En d'autres termes, le meurtre accompagné d'un suicide.

C'est précisément ce que Tchen a voulu réaliser dans son projet d'assassiner le général Tchang-Kaï-Shek. Il ne voit pas dans le général un ennemi qu'il doit tuer en tant qu'adversaire, mais un instrument qui lui permettra d'atteindre une dernière fois la pleine possession de lui-même. Il se jettera sous la voiture du général avec sa bombe. Tchen s'élance donc vers l'auto avec une sorte de "joie extatique" et il sombre dans "un globe éblouissant", aux limites de la souffrance et de la satisfaction³². Il est enfin parvenu à cet "apaisement total" qu'il avait toujours désiré.

30 La Condition Humaine, p. 222

31 Id., p.223

32 Id., p.354

Son attentat n'a pas réussi puisque le général n'était pas dans sa voiture, mais peu lui importe. Il a joué sa vie sur l'instant où il s'est tué. Il a misé son existence entière sur la fascination et la joie qui accompagne toute communion intense à un mythe, et le terrorisme ne fut qu'un moyen pour atteindre ce mythe.

Du roman l'Espoir se dégage une dernière figure de terroriste, celle de Puig. Celui-ci marque une poursuite de l'évolution commencée avec Hong et Tchen: à l'expression du moi chez Hong, Tchen répondait par la possession de lui-même; tandis que Puig voudrait par son action rendre cette possession accessible aux paysans espagnols. Puig se dérobe ainsi de la solitude qui veillait sans relâche sur Hong et sur Tchen. Son action n'a plus de buts personnels.

Puig se distingue par son désintéressement. Par exemple, durant la grève de 1934, on raconte qu'il avait organisé l'aide aux enfants des ouvriers et improvisé une colonne de camions pour les transporter de Saragosse à Barcelone. Afin de venir en aide aux grévistes, il avait dirigé l'attaque contre un convois qui acheminait l'or de la banque d'Espagne. Puig a donc engagé son terrorisme au service des autres et il semble que rien ne puisse en réprimer l'ardeur, sauf peut-être cette mort violente qui s'abat soudainement

sur lui au cours d'une bataille.

Comme l'avait déjà souhaité Klein dans Les Conquérants, le terrorisme débouche ici sur la compassion pour ceux qui souffrent. "On n'enseigne pas à tendre l'autre joue à des gens qui depuis deux mille ans n'ont jamais reçu que des gifles" lance Puig au colonel Kiménès³³. Puig entend réfuter les gifles par un sentiment plus fort que l'humiliation des coups, par la présence mystérieuse qui relie les combattants entre eux: la fraternité. "Je ne m'imaginai pas qu'il y aurait tant de fraternité" s'exclame-t-il après une bataille enivrante dans les rues de Barcelone³⁴.

3. Le Révolutionnaire

Puig et ses hommes accédaient peut-être à la fraternité dans leurs combats, mais ils n'y parvenaient que par hasard, par accident. Le but de leur action ne fut jamais défini, sauf peut-être celui de Puig qui voulait redonner aux paysans la possession des moyens de vivre.

33 L'Espoir, p. 460

34 Id., p. 458

Mais il est un autre groupe de révoltés qui aspire à la fraternité dans les cadres d'une action strictement organisée: celui du révolutionnaire. Les révolutionnaires, en effet, soumettent leur action aux directives du parti et ainsi ils se rencontrent tous devant les mêmes ennemis, les mêmes défaites et les mêmes victoires. La fraternité sera recherchée pour elle-même, bien supérieure à celle que les combats fragiles des terroristes faisaient naître. Il était donc logique que le révolté d'André Malraux délaissât l'action terroriste au profit de la révolution organisée. Ce nouvel état lui procure les moyens de combler ses besoins de puissance et de fraternité, que le terrorisme n'assouvissait qu'à demi.

Toutefois il est essentiel de distinguer deux catégories parmi les révolutionnaires. D'un côté nous avons les personnages encore menacés par la conscience de leur individualité, de leur moi périssable. Ce sont généralement ceux que l'action concrète préoccupe le plus; ils sont les exécutants des ordres du parti. Garine, Katow et Kyo appartiennent à cette première classe de révolutionnaires. En face d'eux, nous avons les organisateurs de la révolution sociale, ces hommes qui "perdent leur âme" pour servir plus efficacement leur cause. Parmi eux, nous trouvons les chefs comme Magnin,

Ximénès et Manuel, tous de l'Espoir.

Le plus représentatif de la première famille de révolutionnaires est sans contredit Garine, héros des Conquérants. Il obéit aux ordres de Borodine, son chef, mais il conserve en même temps pour les terroristes une sorte de pitié, reconnaissant peut-être en eux des frères.

Garine, comme tout terroriste, n'est pas devenu révolutionnaire par attrait pour les buts de la révolution sociale. Au contraire, il voudrait toujours ignorer le parti et ses ordres et devenir son propre maître. Le caractère profond de Garine le pousse donc vers l'indépendance, vers la recherche de soi, vers les moyens de puissance. Charles Moeller mettait bien en évidence les fondements de l'action chez Garine lorsqu'il écrivait:

Il y a en Garine une volonté de puissance recherchée pour elle-même... Il est cependant rivé à la terre... et prêt à lui imposer sans cesse sa puissance pour le plaisir de se sentir lui-même exister... La révolution est pour lui l'occasion de posséder ainsi la terre des hommes et de mourir en pleine action de sa propre puissance³⁵.

Garine possède donc des objectifs très personnels dans la révolution; ils ont la prééminence sur ceux de la révolution.

³⁵ Charles Moeller, Littérature du XX^e Siècle et Christianisme, III, p. 51-52

Les bases de cet insatiable désir de puissance ne reposent pas uniquement sur l'action révolutionnaire; nous devons les rechercher dans les antécédents de Garine, jusque dans sa jeunesse, où il subit un procès en Suisse. Garine était inculpé dans une affaire d'avortement et souffrait l'humiliation de se voir jugé par d'autres que lui-même. Le jeu de la justice qu'on déclamait devant le jury pour le sauver lui apparut comme une comédie méprisable et dégoûtante. A cette époque, il écrivait à un ami:

Je ne tiens pas la société pour mauvaise, pour susceptible d'être améliorée; je la tiens pour absurde... Je suis a-social comme je suis athée, et de la même façon³⁶.

Dès lors, Garine avouait son impuissance à se donner à une forme sociale quelconque³⁷. "Servir, c'est une chose que j'ai toujours eue en haine..." confie-t-il à un camarade³⁸.

Seule une "grande action quelconque" pouvait accueillir Garine dans ses rangs³⁹. Incapable de servir une cause autre que la sienne propre, il découvre dans la révolution sociale un moyen efficace d'étendre la force et la haine sur

36 Les Conquérants, p. 46

37 Rappelons-nous les paroles du terroriste Hong: "Tout état social est une saloperie..." (Id., p. 107)

38 Id., p. 138

39 Id., p. 50

un monde qui l'avait humilié.

Mais la défaite morale et physique est pour Garine (autant qu'elle était pour Perken) une terrible accusation de déchéance. Même à l'instant où un décret lui assure la victoire, Garine voit que son action se retire peu à peu de lui, qu'il n'en maîtrise plus les résultats. "La vie n'est jamais ce qu'on croit, jamais..." déclare-t-il au narrateur des Conquérants, alors qu'il se sent éloigné des hommes et de lui-même⁴⁰. Par un mouvement unique chez les révoltés de Malraux, Garine s'interroge sur la valeur de sa vie et de son action:

Qu'ai-je fait de ma vie, se demande-t-il avec angoisse? Mais, bon Dieu, que peut-on en faire, à la fin!... quand je pense que toute ma vie j'ai cherché la liberté!... Qui donc est libre ici, de l'Internationale, du peuple, de moi, des autres?...⁴¹ Ce que j'ai fait ici, qui l'aurait fait. Et après?

La maladie ronge Garine; il prend conscience de la vanité de son action révolutionnaire et, dans un mouvement rétrospectif, il remet à jour les fondements mêmes de sa vie.

Il est pourtant significatif que ce révolutionnaire perde tout espoir au moment où la victoire pointe à l'horizon. Car Garine, c'est encore Tchen pour qui la victoire est

40 Les Conquérants, p. 137

41 Id., p. 138-39

périssable et parfois totalement inaccessible. Garine est, de plus, l'esclave d'une nouvelle fatalité: la conscience morale de ses actes passés. Or, comme Tchen, il croit que le passé est habité de rêves sombres et de monstres, son procès par exemple. Et plus Garine s'approche de la victoire, plus grand est le poids de son passé. Goeffrey Hartman expliquait ainsi cette particularité de Garine:

In fact, the nearer Garine comes to victory the greater the threat of internal enemies, as if the removal of outer and political dangers revealed the abiding presence of an inward, universally human tragedy⁴².

Chez Garine, en effet, la victoire fait disparaître le sens de cette grande action sur laquelle il avait joué sa vie. C'est pourquoi Garine reconnaît le soudain vide au sein de sa vie, l'affaissement de tout ce qui avait constitué la base de son action révolutionnaire. "Si le monde n'est pas absurde, c'est toute sa vie qui se disperse en gestes vains" songe le narrateur des Conquérants⁴³. Garine est l'être à qui la lutte et le chaos permettent de vivre avec plénitude; il doit se heurter à un obstacle quelconque pour que son action prenne forme et possède un sens. Si l'obstacle s'efface devant la

⁴² Goeffrey Hartman, André Malraux, London, Bowes & Bowes, 1960, p. 34

⁴³ Les Conquérants, p. 152

victoire, tout retombe au néant.

Ainsi que nous avons pu le constater, Garine poursuit des buts personnels dans la révolution et il ne peut servir autre chose que sa destinée. Rien de tel chez Katow, dans La Condition Humaine. Ce dernier a découvert entre sa révolte individuelle et la révolution sociale une entente spontanée qui devait conduire à l'union, tôt ou tard.

Katow a pourtant connu l'humiliation de l'homme écrasé et traqué. Etudiant, il avait pris part à l'attaque sur la prison d'Odessa et avait été condamné à cinq ans de bagne. Plus tard, on l'avait abandonné dans une fosse, entouré de seize camarades communistes mal mitraillés comme lui. Katow avait vu ce que pouvait être des hommes qu'on abat comme des chiens.

Le révolutionnaire Katow possède pourtant un trait particulier: il se méfie des "qualités de coeur"⁴⁴. Nous avons ici un nouvel aveu du révolté malruxien. Car sous l'écorce durcie de cet homme d'action se cache une âme excessivement vulnérable aux qualités humaines. Katow est alors forcé de reconnaître sa faiblesse et de prendre une

44 La Condition Humaine, p. 334

attitude de défense.

Si on croit en rien, affirme-t-il, surtout parce qu'on ne croit en rien, on est obligé de croire aux qualités du coeur...⁴⁵

Il avait dit plus tôt:

Un homme qui se fout de tout, s'il rencontre r'ellement le d'vouement (sic), le sacrifice, un quelconque de ces trucs-là, il est perdu⁴⁶.

A un camarade qui lui demandait ce qu'un homme pouvait faire, menacé par une telle faiblesse, Katow répond: "Du sadisme"⁴⁶!

Voilà en somme l'unique défense que Katow peut opposer aux "qualités de coeur". Il avait jadis exercé son sadisme en humiliant une jeune ouvrière qui l'aimait, mais sa passion se heurtait à quelque chose de plus puissant. A peine la jeune fille avait-elle accepté les douleurs que Katow lui infligeait que,

pris par ce qu'a de bouleversant la tendresse de l'être qui souffre pour celui qui le fait souffrir, il n'avait vécu que pour elle... emportant l'obsession de la tendresse sans limites cachée au coeur de cette vague idiote...⁴⁷.

Katow ne savait pas que le sadisme même rapproche de la personne qu'on humilie; il devait s'avouer vaincu devant des sentiments de pitié pour une jeune fille.

45 La Condition Humaine, p. 333-34

46 Id., p. 333

47 Id., p. 334

Mais Katow retrouve son autonomie au moment d'affronter la mort. Ayant observé ces hommes qui meurent avec le souci de voir leur mémoire conservée par leur femme ou leurs enfants, Katow s'approche de la mort avec une joie sourde et pleine, à la pensée d'être seul dans le monde, sans femme ni enfant. Car le vrai révolutionnaire ne peut et ne doit pas dépendre d'une autre personne pour perpétuer sa mémoire et survivre après sa mort. Katow entend vaincre sa propre mort dans une cristallisation absolue de son être, dans la fixation soudaine de sa valeur et de son indépendance. On comprend alors la joie qu'il ressent à se savoir maître de sa mort. Il sait combien Hemmelrich n'est pas libre de mourir, lié qu'il est par son gosse malade et sa femme qu'il aime. Mais lui, Katow, n'a de compte à rendre qu'à lui-même; il peut mourir sans autre préoccupation que de mourir le plus haut possible, non pour un fils mais pour lui-même.

Le révolutionnaire Katow est toutefois éloigné des buts de la révolution sociale. Il obéit aux directives des chefs, mais sans prendre parti pour la finalité des actes révolutionnaires. Il est étranger à tout ce qui n'est pas lui-même.

Rien de tel chez Kyo, ce jeune révolutionnaire de La Condition Humaine. Pour lui, la révolution sociale a des buts très précis: "Donner à chacun de ces hommes... la possession de sa propre dignité..."⁴⁸. Car il connaît par son expérience personnelle de métis que seule la révolution peut redonner aux Chinois la dignité perdue. Il n'ignore pas que le mouvement révolutionnaire ne peut survivre qu'à condition d'être organisé méthodiquement.

Mais à l'opposé du vrai chef révolutionnaire, Kyo prend la part d'hommes comme Tchen et Katow . Ces derniers ont permis à la révolution de s'établir rapidement, mais ils devront disparaître à l'arrivée des spécialistes de Moscou. Lors d'une visite au chef Vologuine, Kyo proteste donc énergiquement contre l'ordre donné par celui-ci de rendre les armes à Tchang-Kaï-Shek. Il sait que ces ordres sont nécessaires pour éviter la catastrophe, mais d'autre part, arrêter l'élan exalté des premiers combats serait pour lui trahir les espoirs que les ouvriers ont mis dans la révolution. Il faudrait sacrifier les tactiques du parti pour le bien des ouvriers, la dialectique révolutionnaire pour la spontanéité du peuple.

⁴⁸ La Condition Humaine, p. 227

Toutefois, la logique révolutionnaire s'impose de tout son poids à Kyo malgré les ressentiments qu'il peut avoir contre elle. Il prévoit que la révolution doit graduellement se libérer de l'action terroriste et de la révolution armée, car ces valeurs sont essentiellement négatives et stériles.

La révolution ne peut se maintenir, enfin, sous sa forme démocratique. Par sa nature même, elle doit devenir socialiste. Il faut la laisser faire. Il s'agit de l'accoucher. Et pas de la faire avorter⁴⁹.

Les hommes de la première heure doivent céder leur place.

Kyo les considère tristement parce qu'il avait eu de l'amitié pour eux, surtout pour Tchen en qui il voit

ce corps hostile qui avait fait à la révolution le sacrifice de lui-même et des autres, et que la révolution allait peut-être rejeter à sa solitude avec ses souvenirs d'assassinats⁵⁰.

Kyo lui-même se sait éphémère dans le grand mouvement de la révolution sociale. C'est pourquoi il avait fondé son action non pas uniquement sur les buts de la révolution mais sur un sentiment autrement profond, l'amour de May, sa femme⁵¹.

49 La Condition Humaine, p. 281

50 Id., p. 274

51 Le sens de l'amour entre Kyo et May sera l'objet d'une étude plus étendue dans notre troisième chapitre.

Tous les révoltés que nous avons étudiés ci-haut étaient plus ou moins liés à la révolution: Garine ne pouvait supporter l'autorité des chefs et son action s'orientait vers la satisfaction de ses appétits de puissance; Katow ignorait presque tout de la révolution si ce n'est qu'elle engendrait une certaine solidarité entre les hommes⁵². Kyo ne s'engage qu'à demi dans la révolution car il n'y voit pas le sens de la vie; son action peut redonner une certaine dignité aux ouvriers mais ne peut répondre à leurs aspirations spirituelles.

Cependant, l'oeuvre de Malraux nous présente une autre famille de révolutionnaires, celle des chefs. C'est précisément elle qui remédiera aux lacunes des premiers révolutionnaires. Au demi engagement de Katow et de Kyo, les chefs révolutionnaires opposent le don absolu; à l'initiative personnelle de Garine, ils substituent la fidélité totale à l'éthique révolutionnaire; aux sentiments de compassion pour les ouvriers qui souffrent, ils répondent énergiquement par l'absence de tout sentiments personnels. Nous reconnaissons ici quelques caractéristiques du commandant Magnin, du colonel Ximénès et de Manuel, tous de l'Espoir.

52 Cette interdépendance des hommes entre eux s'émoussait d'ailleurs contre l'écrasante solitude de la mort.

Le premier, le commandant Magnin, assure en quelque sorte la transition entre les deux familles, même si par son poste de commandant il se rattache plus facilement à la seconde. Il nous rappelle singulièrement Garine. Celui-ci avait organisé les syndicats ouvriers, mais il découvrait une angoissante séparation entre lui et ses hommes. Pour sa part, Magnin

avait organisé cette aviation, trouvé les hommes, risqué sa vie sans cesse, engagé dix fois sans le moindre droit la responsabilité de la compagnie qu'il dirigeait: il n'était pas des leurs... Sa parole pesait moins que celle d'un mitrailleur incapable de démonter une mitrailleuse; et un homme dont il respectait le travail et la valeur était prêt, pour satisfaire ce qu'il avait de moins pur en son camarade de parti, à exiger de lui, Magnin, une attitude d'enfant⁵³.

Les buts que Magnin recherche dans la révolution se rapprochent de ceux que Kyo avait déjà énoncés: "Je veux que les hommes sachent pourquoi ils travaillent" disait Magnin à un camarade de combat⁵⁴.

Comme Kyo encore, Magnin a de la sympathie pour les hommes que le parti ignore: "Chaque fois que je vois une tension entre le parti et un homme qui veut ce que nous voulons, disait-il, c'est pour moi une grande tristesse"⁵⁵. Magnin

53 L'Espoir, p. 565

54 Id., p. 500; comparer avec: "Il n'y a pas de dignité possible ...pour un homme qui travaille douze heures par jour sans savoir pourquoi il travaille" (La Condition Humaine, Kyo, p. 227).

55 Id., p. 566

pourrait encore reprendre ce que Garine lançait à Borodine: "Il y a des demi-mesures en face de la révolution, là où il y a des hommes et non des machines"⁵⁶. En effet, Magnin sait qu'il doit avoir des demi-mesures lorsqu'une vie humaine ou une liberté est en danger. On se souviendra de cette scène de l'Espoir où le parti voudrait expulser plusieurs aviateurs que l'information suppose d'espionnage. Le commandant Magnin s'avance pour les protéger. Ses hommes possèdent une valeur réelle en tant que pilotes quelles que soient leurs idées politiques. "L'amitié, affirme Magnin, ce n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est d'être avec eux même quand ils ont tort..."⁵⁷.

Le commandant Magnin présente donc les deux aspects du personnage révolutionnaire: sa fonction est celle d'un chef qui s'est donné au service de la révolution sociale; tandis qu'il a conservé en lui la conscience des préoccupations individuelles de ses hommes. Magnin opère ainsi la transition entre la première et la seconde famille de révolutionnaires.

56 Les Conquérants, p. 147

57 L'Espoir, p. 567

Pourtant, la vraie qualité du chef révolutionnaire est justement de ne pas avoir pitié de celui qui a tort ou qui est vaincu. Ce visage solide, immuable, le vieux colonel Ximénès l'a acquis au cours de sa vie de militaire. L'expérience lui a procuré l'aplomb nécessaire pour surmonter les appels du coeur, de même qu'elle lui a donné de comprendre ses hommes et de s'en faire aimer. "Du jour où tu acceptes un commandement, dit-il à Manuel, tu n'as plus droit à ton âme"⁵⁸. Le vrai militaire, comme le vrai révolutionnaire, est celui qui obéit sans question, qui impose les ordonnances et qui fait foi dans ses supérieurs.

Les relations du chef avec ses hommes possèdent un caractère impersonnel et fonctionnel, mais le chef est l'âme et le principe de l'armée. "Toute crise de l'armée est une crise de commandement" déclare Ximénès, en sachant bien qu'on doit former des chefs avant même de mobiliser une troupe⁵⁹. Surtout, il connaît exactement son rôle auprès des soldats: "Il est mauvais de penser aux hommes en fonction de leur bassesse" confie-t-il à Manuel⁶⁰. On doit se les représenter en fonction de leur noblesse, de la grandeur

58 L'Espoir, p. 777

59 Id., p.578

60 Id., p.459

qu'ils ignorent en eux. C'est pourquoi le colonel débute ses instructions par: "Mes enfants..."⁶¹. Il sait au fond que les militaires "veulent être aimés" avant tout⁶². Il s'agit simplement d'éveiller leur confiance et leur courage pour en obtenir les meilleurs résultats.

Il n'y a pas un homme sur vingt qui soit réellement lâche, explique Ximénès. Deux sur vingt sont organiquement braves... Il faut faire une compagnie en éliminant le premier, en employant les deux autres et en organisant les dix-sept...⁶³

Pour le colonel Ximénès, "le courage est une chose qui s'organise, qui vit, qui meurt, qu'il faut entretenir comme un fusil"⁶³. Et le colonel soutient que ce rôle revient d'abord au chef, au meneur d'hommes.

Ximénès semble donc réconcilier les deux pôles du dilemme que les révolutionnaires ont rencontrés jusqu'ici. D'une part, il reconnaît à ses hommes une valeur propre, mais d'autre part il ne néglige jamais les devoirs que son poste lui crée: "L'Histoire qui nous juge et nous jugera, affirme-t-il encore à ses hommes, a besoin du courage qui gagne et pas de celui qui console"⁶⁴. Pour lui, le chef peut

61 L'Espoir, p. 571

62 Id., p. 579

63 Id., p. 576

64 Id., p. 572

sans doute émouvoir ses hommes en ayant pitié de la douleur humaine; mais Ximénès croit plutôt qu'être aimé sans séduire est "un des beaux destins de l'homme"⁶⁵.

Si Ximénès sort victorieux du conflit entre ses responsabilités de chef et les appels du coeur, il n'en sera pas ainsi de Manuel, son élève en commandement. Car celui-ci ne possède pas l'expérience du vieux maître, dans l'art militaire. Il semble en outre que la fatalité s'acharne à lui rendre la tâche difficile en lui réservant des situations aiguës et insolubles.

Manuel est marqué par une sympathie naturelle envers ceux qui souffrent et qu'on va écraser. En face des anarchistes et des déserteurs qu'on passe devant le conseil de guerre, Manuel est profondément troublé. Car ces hommes, même déserteurs, ont servi d'une façon ou d'une autre la révolution et il serait injuste de les condamner sans considération pour leurs services. Dans la prison, on lui lance: "Alors, tu as plus de voix pour nous, maintenant?"⁶⁶ Mais Manuel doit se raidir et remâcher en lui-même son problème. Ces paroles qu'on lui darde au visage résonnent en lui

65 L'Espoir, p. 579

66 Id., p. 759

comme une accusation. A la suite de ces événements, il confiait à Ximénès:

Il n'est pas un des échelons que j'ai gravis dans le sens d'une efficacité plus grande, d'un commandement meilleur, qui ne m'écarte davantage des hommes. Je suis chaque jour un peu moins humain⁶⁷.

Et son maître lui répond:

Vous voulez agir et ne rien perdre de la fraternité... Tout ce qui vous sépare des hommes doit vous rapprocher de votre parti... Vous vous habituerez même à cela...⁶⁸

Le problème de Manuel ne se pose pas uniquement au niveau de la pitié et du remord, mais à celui de la conscience d'une responsabilité humaine. Lorsque Manuel voit un garçon écrire sur un mur avec le sang d'un fusillé: "Meure le fascisme!", il se sent responsable de cet enfant qui abhorre un ennemi sans même savoir pourquoi il le fait. Il peut se répéter plusieurs fois: "Je ne suis pas un homme à remords", mais il ne réussit pas à se défaire de la troublante image de cet enfant⁶⁹.

Si Manuel vit sous la continuelle menace de la pitié et de l'amitié pour son ennemi, il faut peut-être comprendre par là que sous cette pitié et sous cette amitié

67 L'Espoir, p. 774

68 Id., p. 774-75

69 Id., p. 774

Malraux a voulu conférer à ce personnage une dimension plus grande que celle de chef, ou plutôt, approfondir la notion de chef révolutionnaire jusqu'à lui découvrir d'autres caractéristiques. Dans cette perspective, le révolutionnaire Manuel n'expose plus sa faiblesse mais bien sa force en se souciant des valeurs humaines.

Deux traits nouveaux nous permettent de voir en Manuel un personnage de transition, qui prépare le chemin à l'intellectuel dans l'oeuvre de Malraux. Tout d'abord, contrairement à tous les révoltés que nous avons étudiés plus haut, Manuel se pose des questions morales. En face des déserteurs et des fascistes, de ce jeune garçon qui trempe son index dans le sang d'un ennemi pour le mépriser, Manuel voudrait imposer son jugement moral. En second lieu, il est absorbé par des questions d'esthétisme, élément tout à fait neuf chez le révolté. On a vu Manuel s'arrêter dans une église en ruine et admirer les oeuvres d'art que le Comité Révolutionnaire avait sauvées de la destruction. Puis il est monté aux grands-orgues pour interpréter un Kyrie de Palestrina. Sous les traits du révolutionnaire apparaît alors l'artiste, celui qui peut faire oublier la destruction en remettant à la vie les facultés créatrices de l'homme.

A cette occasion, l'auteur de L'Espoir écrit :

Dans la nef vide, le chant sacré se déployait, raide et grave comme les draperies gothiques, mal accordé à la guerre et trop bien accordé à la mort; malgré les chaises en débris, et les camions, et la guerre, la voix de l'autre monde reprenait possession de l'église...⁷⁰

Plus significatives encore sont les dernières pages du roman qui renferment la longue méditation de Manuel sur les accents profonds des Symphonies de Beethoven. La musique n'est plus ce chant saccadé de l'Internationale mais l'expression qui ne meurt jamais, qui revit au sein de toutes les manifestations artistiques des hommes.

Ces mouvements musicaux qui se succédaient, roulés dans son passé, parlaient comme eût parlé cette ville qui jadis avait arrêté les maures, et ce ciel et ces champs éternels; Manuel entendait pour la première fois la voix de ce qui est plus grave que le sang des hommes, plus inquiétant que leur présence sur la terre, la possibilité infinie de leur destin; il sentait en lui cette présence mêlée au bruit des ruisseaux et au pas des prisonniers, permanente et profonde comme le battement de son coeur⁷¹.

Eclairés par les passages cités, nous pouvons comprendre en quel sens il était juste de dire, pour le personnage de Manuel, que Malraux avait introduit un nouveau visage du révolté. Il appert, en effet, que le chef révolutionnaire incarné par Manuel se détache de plus en plus de

70 L'Espoir, p. 848

71 Id., p. 858

l'action concrète pour ne s'intéresser qu'aux valeurs universelles. Nous avons ici une tendance proprement intellectuelle que Lopez, Garcia et Scali prendront à leur compte et que Gisors, de La Condition Humaine, et Alvear, de l'Espoir, défendront avec conviction.

4. L'Intellectuel

Annoncé par Manuel, le révolté intellectuel fait donc son apparition dans l'oeuvre romanesque d'André Malraux. Nous retrouvons, en réalité, deux formes bien distinctes d'intellectuel: il y a d'abord le jeune à qui l'action révolutionnaire semble nécessaire pour l'accomplissement de sa mission; mais il y a aussi l'homme que l'âge a retiré de l'engagement concret et qui a pour tâche de "penser" la révolution plutôt que de la réaliser en actions.

Ces deux catégories d'intellectuels s'opposent en ce que l'une doit se projeter dans l'action pour survivre, tandis que l'autre se borne à penser et à ordonner les conditions de l'action révolutionnaire. Lopez, Garcia et Scali font ainsi pendant à Gisors et à Alvear. Mais les deux groupes s'intègrent l'un à l'autre dans une conception que

Malraux énoncera dans Les Noyers de l'Altenburg:

Je sais maintenant qu'un intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie...⁷².

Dans la première famille d'intellectuels nous trouvons Lopez, l'artiste que le cinéma, le théâtre et la peinture passionnaient avant le déclenchement de la guerre civile. Puisque le monde actuel ne lui permet pas de pratiquer librement ses fonctions artistiques, il s'engage donc dans le mouvement révolutionnaire.

L'action révolutionnaire de Lopez est tout imprégnée de souci artistique. Il fonde d'abord le Comité Révolutionnaire qu'il charge de protéger les oeuvres d'art. Qu'on brûle les églises, peu importe, mais les statues, les choeurs et les orgues doivent être épargnés pour la postérité. En outre, Lopez entrevoit dans la révolution la possibilité d'une féconde renaissance de l'art. Car au sein de ces batailles et de ces souffrances naît un style particulier que les artistes pourraient immortaliser sur leurs toiles: le style révolutionnaire.

72 Les Noyers de l'Altenburg, p. 28

Lopez, toutefois, ne se nourrit pas d'illusion quant à cet art nouveau. Il sait bien que l'art ne peut se soumettre aux directives ni à la propagande du parti. L'oeuvre d'art ne peut se faire sur commande. Un vrai style naît du mariage entre la liberté de l'artiste et son besoin d'expression. Il ne faut donc pas imposer à l'artiste ce style nouveau mais voir s'il en sent le besoin.

Il faut dire aux artistes: vous avez besoin de parler aux combattants? (à quelque chose de précis, pas à une abstraction comme les masses). Non? Bon, faites autre chose. Oui? Alors, voilà le mur. Le mur, mon vieux, et puis c'est tout. Deux mille types vont passer devant chaque jour. Vous les connaissez. Vous voulez leur parler. Maintenant arrangez-vous. Vous avez la liberté et le besoin de vous en servir⁷³.

Et Lopez de poursuivre son idée:

Il est impossible que, de gens qui ont besoin de parler et de gens qui ont besoin d'entendre, ne naisse pas un style⁷⁴.

L'intellectuel qui se lie à la révolution pose naturellement le grave problème de l'engagement. Garcia est le premier à débattre le contenu de cette question lorsqu'il affirme que le grand intellectuel est "l'homme de la nuance, du degré et de la qualité"; il est donc antimanichéen⁷⁵.

73 L'Espoir, p. 470-71

74 Id., p. 470

75 Id., p. 761

Or, toute action est manichéenne; "tout vrai révolutionnaire est manichéen-né" poursuit Garcia⁷⁶. Comment alors concevoir qu'un intellectuel ou un artiste sincère donne son appui à la révolution sociale?

Le philosophe Jean-Paul Sartre écrivait en marge de de problème:

Le point de vue de la connaissance pure est contradictoire; il n'y a que le point de vue de la connaissance engagée... Une connaissance pure, en effet, serait connaissance sans point de vue, donc connaissance du monde située par principe hors du monde. Mais cela n'a point de sens: l'être connaissant ne serait que connaissant, se définirait par son objet, et son objet s'évanouirait dans l'indistinction totale de rapports réciproques⁷⁷.

Il semble donc que le problème soulevé par Garcia ait ici sa réponse. L'intellectuel est certainement antimanichéen par définition, mais il doit s'engager dans un système quelconque, ne serait-ce que le sien propre, afin de fonder ses idées et ses actes sur un même point de référence. L'intellectuel, plus que tout autre humain, a besoin d'une suite de rapports fondamentaux pour établir d'autres rapports et en arriver enfin à une vérité plus profonde.

76 L'Espoir, p. 761

77 Jean-Paul Sartre, L'Être et le Néant, Paris, Gallimard, (?), p. 370-71

Garcia ne dit-il pas que "pour parler d'amour aux amoureux, il faut avoir été amoureux, il ne faut pas avoir fait une enquête sur l'amour"⁷⁸.

Il n'est donc pas contradictoire (il est même essentiel) qu'un intellectuel s'engage tôt ou tard dans un mouvement d'action concrète. Mais son rôle dans la révolution sociale sera bien précis: il devra "expliquer pourquoi et comment les choses sont ainsi" et non pas attendre de la révolution une réponse à ses problèmes personnels⁷⁸.

Car, toujours selon Garcia, la révolution "est chargée de résoudre ses problèmes et non les nôtres"⁷⁹. Et il poursuit:

Pour un homme qui pense, la révolution est tragique. Mais pour un tel homme, la vie aussi est tragique. Et si c'est pour supprimer sa tragédie qu'il compte sur la révolution, il pense de travers, c'est tout⁸⁰.

L'essentiel, pour Garcia, c'est de vivre avec son monde et de "transformer en conscience une expérience aussi large que possible"⁸¹. Si la révolution favorise le déploiement d'une telle expérience et si elle laisse le chemin libre à l'homme qui cherche une réelle totalité, elle est alors compatible avec le caractère de l'intellectuel.

78 L'Espoir, p. 763

79 Id., p. 765

80 Id., p. 765-66

81 Id., p. 764

Dans une de ses discussions, Scali devait préciser davantage le rôle de l'intellectuel au sein de la révolution:

L'attaque de la révolution par un intellectuel, dit-il à Garcia, c'est toujours la mise en question de la politique révolutionnaire par... son éthique⁸³.

L'intellectuel s'unit donc à la révolution pour sauvegarder les principes humains que l'action concrète déforme parfois. Il est là pour "enseigner à nouveau aux hommes à vivre"⁸⁴

Mais pour enseigner aux hommes à vivre, il faut voir clair dans leur situation actuelle, et par conséquent être quelque peu détaché de la condition des révolutionnaires. Les intellectuels Gisors et Alvear semblent les seuls à remplir ce rôle dans l'oeuvre d'Anaré Malraux, précisément parce qu'ils demeurent toujours à l'écart des combats des hommes.

Pour sa part, Gisors a été professeur de sociologie à l'Université de Pékin puis, renvoyé à cause de ses convictions politiques, il avait organisé les cadres révolutionnaires de la Chine du Nord. Mais il n'a jamais participé

83 L'Espoir, p. 760

84 Id., p. 763

à l'action révolutionnaire proprement dite. "Le marxisme n'est pas une doctrine, disait-il à ses étudiants, c'est une volonté"; il ne faut pas s'allier au marxisme "pour avoir raison mais pour vaincre sans trahir"⁸⁵. C'est donc par intégrité intellectuelle que Gisors en appelle à la révolution sociale. Sous les coups stimulants de la révolte, les Chinois "se sont éveillés en sursaut d'un sommeil de trente siècles" et ils renversent maintenant les cadres qui les ont retenus dans la servitude⁸⁶.

La révolution sociale prend donc pour Gisors une signification nettement supérieure à celle qu'ont déjà formulée les autres personnages de Malraux. Elle est pour le vieil intellectuel une sorte de religion de laquelle les hommes peuvent attendre le salut:

Une civilisation se transforme, dit-il, lorsque son élément le plus douloureux, l'humiliation chez l'esclave, le travail chez l'ouvrier moderne, devient tout à coup une valeur, lorsqu'il ne s'agit plus d'échapper à cette humiliation mais d'en attendre son salut, d'échapper à ce travail mais d'y trouver sa raison d'être. Il faut que l'usine, qui n'est encore qu'une espèce d'église des catacombes, devienne ce que fut la cathédrale, et que les hommes y voient, au lieu des dieux, la force humaine et lutte contre la terre...⁸⁷

85 La Condition Humaine, p. 228

86 Id., p. 428

87 Id., p. 426

Mais outre celui de la révolution, Gisors connaît le problème plus grave encore de l'angoisse de vivre. Pour lui, chacun possède son "opium", chacun est mythomane à sa façon. C'est donc dire que personne ne connaît personne; chacun est pour soi une affirmation absolue, et chacun a de soi une notion très particulière qu'aucun humain ne peut mettre à jour. Les êtres sont irréductibles entre eux car, dans ce monde, rien ne peut garantir l'objectivité de la connaissance qu'on a des personnes et des choses, précisément à cause de l'obligation qu'on a de connaître tout à travers son "opium". L'unique certitude est, pour Gisors, la conscience qu'il a de lui-même. Et il l'obtient par la drogue⁸⁸. Comme Perken dans l'érotisme, comme Tchen dans le terrorisme, ainsi Gisors découvre dans l'opium si non une solution à ses maux, du moins un apaisement.

L'aveu final de Gisors n'est pas sans renfermer une vérité lourde de signification:

La maladie chimérique dont la volonté de puissance n'est que la justification intellectuelle, dit-il un jour à Ferral, c'est la volonté de déité: tout homme rêve d'être dieu⁸⁹.

Il semble en effet que Gisors ait recherché dans l'opium un certain degré de déité, une certaine forme d'existence

⁸⁸ Ces notions furent déjà énoncées dans l'essai d'Une Jeunesse Européenne (cf. pp. 137,139)

⁸⁹ La Condition Humaine, p. 349

qui se rapproche le plus de l'extase complète au sein d'un absolu. Qu'on se souvienne du révolté Tchen qui goûtait soudain une joie extatique dans l'acte terroriste. Il existe chez Gisors une recherche semblable, malgré les modalités particulières: une même poursuite d'un dieu imprécis qui ne s'est jamais révélé mais dont la présence s'est toujours fait sentir, irrésistible.

Le vieil Alvear est un autre intellectuel qui, comme Gisors, n'a pu échapper à l'attraction d'un dieu. Mais, alors que Gisors se perdait dans l'opium et que le monde disparaissait à ses yeux, Alvear rencontre l'art qui est pour lui un moyen de rendre compte du monde. Lorsqu'on lui signale le désagréable contraste que produisent les taches de sang près des tableaux religieux, il répond simplement: "Il faudrait d'autres toiles, c'est tout..."⁹⁰. Nous reconnaissons ici une idée jadis chère à Lopez: celle du style révolutionnaire. Alvear croit en effet que l'âge du "fondamental" recommence et qu'il faut remettre tout en question, depuis les notions de l'homme jusqu'aux principes de l'art⁹¹. Le monde s'est transformé, ainsi doivent changer les notions

90 L'Espoir, p. 701

91 Id., p. 705

qui servent ordinairement à l'expression de la réalité.

Face à la révolution sociale communiste, Alvear fait toutefois preuve d'une certaine réserve:

La servitude économique est lourde, avoue-t-il à Scali, mais si, pour la détruire, on est obligé de renforcer la servitude politique, ou militaire, ou religieuse, ou policière, alors que m'importe?⁹²

Ce qu'Alvear craint le plus de la révolution, c'est sa limite même. Il souhaite qu'elle élargisse ses vues au point de juger un "homme pour sa nature, et non pour ses idées"⁹³.

Il faudrait que les hommes soient responsables devant eux-mêmes et non devant une cause; que l'amitié existe par elle-même et non suspendue à une attitude politique.

Mais en dépit de ses réserves, Alvear n'hésite pas penser que "la révolution joue, entre autres rôles, celui que joua jadis la vie éternelle"⁹³. Car la révolution organisée possède un caractère tel que la majorité des hommes peuvent en espérer une forme quelconque de salut.

Voilà en somme les différentes figures que le révolté a empruntées dans l'oeuvre romanesque d'André Malraux. De l'étude que nous venons de faire nous dégageons deux remarques

92 L'Espoir, p. 703

93 Id., p. 704

conclusives.

D'une part, le révolté malruxien semble s'être engagé sur des voies aussi divergentes que nombreuses. Il va sonder les brousses siamoises par besoin d'aventure, puis il emprunte le sombre dessein du terrorisme; nous le voyons ensuite adhérer à la révolution sociale et s'y conformer de tout son être; enfin, il prend un dernier visage, celui de l'intellectuel mêlé à la révolution. Voilà une expérience vaste autant que déroutante.

D'autre part, nous ne pouvons nier la présence d'une certaine logique interne, presque fatale, unissant ces divers représentants de la révolte. que le révolté ait d'abord joué sa vie sur l'aventure, cela est tout à fait conforme à son caractère intime. Puisqu'il est armé d'une extraordinaire volonté de vivre, il doit la soumettre à de rudes épreuves, là où elle sera le plus menacée. Mais le révolté a tôt fait de découvrir qu'il ne peut accepter le revers sans éprouver le désir impétueux de compenser cette défaite. D'où son adhésion au terrorisme qui lui permet de déchaîner sa puissance.

Pourtant le terrorisme ne peut satisfaire complètement un être qui, comme le révolté de Malraux, craint la solitude. C'est pourquoi le héros s'engage dans la fraternité révolutionnaire. Après avoir scruté toutes les chances

de salut dans la révolution sociale, le révolté se retourne peu à peu vers des valeurs stables, universelles, comme celles de l'art. C'est alors qu'il emprunte les traits de l'intellectuel.

Ainsi, il devient clair que les différents visages du révolté ne sont pas des tentatives isolées comme on serait tenté d'abord de le croire. Ils représentent plutôt les stades successifs d'une longue et patiente recherche que Malraux dirigea personnellement à travers tous ses personnages.

CHAPITRE III

LA CONDITION HUMAINE DU REVOLTE

Dans le chapitre précédent nous tentions d'analyser chaque révolté dans son individualité propre. Aventurier aussi bien que révolutionnaire, chacun possédait des attributs particuliers, une vie bien à soi, indépendante et unique.

Mais, en revanche, tous les personnages de Malraux sont soumis à un seul héros, comme à un seul créateur: l'auteur lui-même. Gaëtan Picon écrivait à ce propos:

Plus qu'un univers romanesque de Malraux, il y a une présence de Malraux dans un univers qui n'a d'autre épaisseur que la sienne propre¹.

Et Roger Garaudy ajoute:

André Malraux is the center Character and indeed the sole Character of his books. In his novels, it is his own face he contemplates as if in a multiple mirror... A novel by Malraux is an extended reportage interladed with philosophical dialogues between the author and variants of himself².

Il n'est donc pas étonnant de découvrir sous la diversité des visages du révolté une certaine façon d'être soi-même et de voir le monde, certains traits que tous les

¹ Gaëtan Picon, Panorama de la nouvelle littérature française, Paris, Gallimard, 1960, p. 52

² Roger Garaudy, Literature of the Graveyard, p. 64

révoltés ont reçus de l'expérience de leur créateur.

Si nous ajustons les révoltés d'André Malraux les uns aux autres, nous obtenons à peu près la courbe suivante: à l'origine de la révolte nous trouvons toujours la conscience d'une humiliation quelconque, souffrance, douleur, misère humaine ou injustice; puis, afin de répondre à ces écrasantes fatalités dont le révolté a conscience, il choisit l'action sous ses différentes formes: l'aventure, le terrorisme ou la révolution sociale. Mais partout où l'action le conduit, le révolté découvre que d'autres hommes participent à sa condition et combattent pour la même cause. D'où la naissance d'une fraternité toute particulière, celle que font éclore les contacts bruts et violents des hommes en lutte contre un même ennemi, ou encore celle qui unit deux êtres dans un sentiment commun: l'amour.

Mais, en dépit de l'union dans l'amour et de l'entente spontanée au sein d'un groupe d'hommes, la fraternité dégénère en vaines tentatives. Car au profond de son être, le révolté demeure un solitaire de nature et de choix. Au delà de la fraternité et de l'amour, le révolté se bute aux questions fondamentales qu'il doit résoudre seul: le sens de son action, de sa vie, de sa mort.

Telles nous paraissent les dimensions de la condition humaine du révolté malruvien: une révolte ayant les mêmes origines chez tous les révoltés, une action violente, une fraternité qui se transforme en amour chez certains, mais une solitude et une mort qui les menacent tous. Examinons en détail chacune de ces différentes phases.

1. Communes origines de la révolte.

De par son caractère de conquérant, le révolté d'André Malraux s'est élevé avant tout contre l'humiliation. Si Hong, dans Les Conquérants, hait tous les riches sans exceptions, c'est qu'il a vécu lui-même

parmi des hommes dont la misère formait l'univers, tout près de ces bas-fonds des grandes villes chinoises hantés des malades, des vieillards, des affaiblis de toute sorte, de ceux qui meurent de faim quelque jour et de ceux, plus nombreux, qu'une nourriture de bête entretient dans une sorte d'hébétéude et de constante faiblesse³.

Hong a compris dans sa propre chair, par son expérience vitale, que la classe des pauvres était toujours asservie par une même société de gens riches.

3 Les Conquérants, p. 103

Nous trouvons quelque chose de semblable chez

Klein:

Il y a trop de la misère, pas seulement manque d'argent, mais toujours... ces gens riches qui vivent et les autres qui ne vivent pas⁴.

Pour sa part, Garine a connu l'humiliation lors d'un absurde procès en Suisse. Il avait alors senti l'incohérence foncière de tout état social et s'était engagé à combattre la société de tout le poids de sa vie. En Chine, il a vu naître

la possibilité, pour chaque homme, de vaincre la vie collective des malheureux, de parvenir à cette vie particulière, individuelle, qu'ils tiennent confusément pour le bien le plus précieux des riches⁵.

Lorsqu'on demande à Tchen quels sentiments il a éprouvés après avoir couché pour la première fois avec une femme, il répond: "L'orgueil de ne pas être une femme", c'est-à-dire la joie secrète de ne pas être cette humiliée qu'est la partenaire de l'acte sexuel⁶. La souffrance, la première source de l'humiliation, est pour lui une tare qu'il vaut mieux diminuer par l'action que d'en rendre compte par des idées.

4 Les Conquérants, p. 40

5 Id., p. 81

6 La Condition Humaine, p. 222

Chez Kyo, héros de La Condition Humaine, la révolte prend aussi origine dans la conscience de l'esclavage que certains hommes subissent. Il s'agit donc de reconner à chacun de ces hommes que la misère fait mourir comme une peste lente la possession de leur propre dignité. "Et qu'est-ce que la dignité" lui demande son interrogateur? "Le contraire de l'humiliation" répond Kyo⁷.

Scali, dans L'Espoir, s'est révolté parce qu'il désire "que changent les conditions de vie des paysans espagnols"⁸. De son côté, le commandant Magnin s'est fait révolutionnaire parce qu'il entend par là enseigner aux hommes le sens de leur travail.

La révolte semble donc surgir de la conscience de l'humiliation et de la souffrance. Mais "prendre conscience pour lui (le révolté), c'est découvrir combien sa condition est inacceptable" affirme Gaëtan Picon⁹. En face de la servitude et de la douleur, l'angoisse naît, forte, sans appel. Non pas l'angoisse superficielle des jeunes gens "sans port", pour reprendre l'expression de Charles Moeller, mais ce sentiment profond que déclenche la vision et l'expérience de

7 La Condition Humaine, p. 394

8 L'Espoir, p. 765

9 Gaëtan Picon, Panorama de la nouvelle littérature française, p. 48

certaines fatalités de la vie¹⁰. Traduire par l'action, dans l'action, la vitalité qui se dégage de la conscience de l'angoisse, voilà vers quoi tend le révolté.

2. L'action

Que vaudrait en effet la conscience si elle ne se réalisait pas dans l'acte concret? Elle est un pas nécessaire vers la libération, mais elle n'en constitue que le premier. Le révolté malruvien l'a rapidement compris. C'est pourquoi il a voulu aussitôt transformer sa conscience en moyen d'action. D'ailleurs, Malraux n'est-il pas, selon le dire d'Emmanuel Mounier, un "artiste et un homme d'action doublés d'un écrivain?"¹¹. Ses personnages n'ont jamais cessé d'exprimer leur haine contre ceux qui parlent et ne font rien.

Hong, pour sa part, vomit les idéalistes parce qu'ils prétendent "arranger les choses"¹². Il ne faut pas arranger ce qui subsiste actuellement, mais faire quelque chose de neuf, créer. Garcia, dans L'Espoir, avoue de son côté que

10 cf. Charles Moeller, Littérature du XX^e Siècle et Christianisme, p. 59

11 Emmanuel Mounier, Espoir des Désespérés, Paris, Seuil, 1953, p. 234

12 Les Conquérants, p. 104

"penser à ce qu'on devrait être au lieu de penser à ce qu'on peut faire, c'est un poison"¹³. Rien n'est plus adverse au révolté d'André Malraux que l'inaction.

Mais il faut d'abord écarter une première objection selon laquelle l'action, pour le révolté, ne serait qu'un moyen de dispersion, qu'une façon d'échapper aux questions fondamentales de la vie. Malraux écrira à ce sujet :

Le drame essentiel est dans le conflit de deux systèmes de pensée: l'un mettant la vie et l'homme en question, l'autre supprimant toute question par une série d'activités¹⁴.

Le révolté de Malraux a opté naturellement pour le premier système. Car son action s'est toujours mesurée aux fondements mêmes de la vie: Hernandez, de L'Espoir, se dirige volontairement vers le peloton d'exécution pour vivre "l'instant où l'homme sait qu'il va mourir"¹⁵. Avec Tchen, le problème du suicide est creusé jusqu'à ses plus profondes racines. Kyo remet en question la dignité humaine qu'on étouffe, tandis que Perken, dans son aventure au fond de la jungle, rejette à la surface de la vie les problèmes de la souffrance, le

13 L'Espoir, p. 614

14 cité dans Gaëtan Picon, André Malraux par lui-même, Paris, Seuil, 1953, p. 121

15 L'Espoir, p. 649

sens de la vie et de la mort.

Tout à l'opposé de ce qu'on pourrait croire, le révolté n'a guère rencontré la satisfaction ou la dispersion de soi-même dans l'action. Au contraire, écrit Paul-Louis Landsberg dans une étude du personnalisme,

l'action est une réponse plus ou moins créatrice aux dangers d'une situation, réponse qui comporte par essence la création de dangers nouveaux. Si elle est, en cas de succès, la destruction de certains dangers en tant que tels, elle installe en même temps l'être vivant dans une nouvelle situation qui implique de nouveaux dangers¹⁶.

Voyons par exemple le terroriste Tchen: il veut obtenir par l'action la possession de lui-même, mais il se détruit au moment où celle-ci lui apparaît comme certaine et totale. Garine aspire à la puissance dans l'action, mais il comprend bientôt la terrible séparation qui existe entre lui et ses hommes.

Nous constatons donc que l'action chez Malraux n'est pas recherchée pour la seule satisfaction d'agir. Elle est au contraire tout orientée vers la tragédie de la condition humaine. Elle est, selon une autre phrase d'Emmanuel Mounier,

¹⁶ Paul-Louis Landsberg, Problèmes du Personnalisme, Paris, Seuil, 1952, p. 109

"ruée sur un mur, derrière lequel un nouveau mur, à l'infini. Le mur s'appelle fatalité, destin...Il ne laisse qu'une issue: foncer...¹⁷.

Agir, c'est foncer. Mais c'est aussi se diriger vers les questions essentielles de la vie. Voilà qui répond aux objections mentionnées ci-haut et qui laisse entrevoir dans l'action un réel moyen de salut.

La première grandeur de l'action chez les révoltés d'André Malraux vient de ce que celle-ci fut l'objet d'un choix volontaire, lucide. Hong s'est libéré de sa jeunesse miséreuse, mais il en a conservé l'image écrasante de la souffrance. Il hait donc tous ceux qui ne sont pas misérables. Pour rétablir l'équilibre entre les misérables et les "autres", Hong a mis "l'action au service de sa haine"¹⁸. Garine a choisi l'action parce que depuis son humiliant procès il a toujours recherché une certaine "forme de puissance"¹⁹. Il a senti le besoin de se "lier à une grande action quelconque et (de) ne pas la lâcher, (d')en être hanté..."²⁰.

17 Emmanuel Mounier, Espoir des Désespérés, p. 38

18 Les Conquérants, p. 105

19 Id., p. 51

20 Id., p. 50

Son choix est si complet qu'au moment de quitter son poste en Chine, rongé par la dysentérie, il songe à se lancer à nouveau dans l'action, peut-être en Angleterre...

Pour sa part, Kyo a choisi l'action "d'une façon grave et préméditée"²¹. Il a voulu redonner aux ouvriers leur dignité humaine et il n'a trouvé que l'action pour y parvenir.

En plus d'être un moyen de renverser un état inacceptable, l'action est encore un moyen de se connaître soi-même et surtout de connaître autrui. Manuel déclare se connaître dans la mesure où l'action révolutionnaire a changé quelque chose en lui. Le vieux Gisors, pour qui la connaissance objective des êtres n'existe pas, connaît cependant Tchen parce qu'il

voyait beaucoup mieux en quoi il l'avait modifié: cette modification capitale, son oeuvre, était précise, limitable, et il ne connaissait rien, chez les êtres, mieux que ce qu'il leur avait apporté²².

Cependant, même si Malraux accorde un si grand rôle au contact vital par l'action, cette dernière ne produit pas toujours les effets salutaires que les révoltés en attendent. Tôt ou tard, chaque personnage de la révolte malrauxienne

21 La Condition Humaine, p. 226-27

22 Id., p. 226

éprouve l'impuissance de s'unir entièrement à son action et d'en posséder les résultats.

Un des thèmes principaux des Noyers de l'Altenburg était que l'homme pouvait se définir uniquement par ce qu'il faisait. Tout au long de l'oeuvre romanesque de Malraux, on rencontre des références à l'intime union de l'homme et de son action. Pourtant, un récent aveu de Malraux montre bien que l'auteur lui-même entrevoyait déjà l'échec de l'action telle qu'elle est conçue dans ses romans. "Si l'homme n'est pas ce qu'il cache, écrit-il, il n'est pas seulement ce qu'il fait"(nous soulignons)²³. Malraux poursuivait peut-être là une idée du vieil Alvear: "L'homme n'engage dans une action qu'une part limitée de lui-même..."²⁴. L'homme ne pourrait donc pas être défini par son action seulement.

C'est que foncièrement, l'homme n'est pas entièrement réductible à son action. Aux temps de La Voie Royale, la part engagée du héros était plus grande en raison du caractère proprement individuel de son action. On pouvait connaître Claude dans l'essentiel de son être lorsqu'il frappait avec véhémence la pierre qui ne cédait pas. Mais déjà, dans les Conquérants, le révolté ne peut s'identifier totalement à

²³ cité dans Gaëtan Picon, André Malraux par lui-même, p. 10

²⁴ L'Espoir, p. 704

son action. Garine, dans la mesure où il sent sa fin approcher, découvre que son action lui échappe, qu'il est abouli- que à l'égard "de tout ce qui n'est pas elle, à commencer par ses résultats"²⁵. "Tous ces hommes que je dirige, dit-il, dont j'ai contribué à créer l'âme, en somme! je ne sais pas même ce qu'ils feront demain"²⁶. Et Garine n'aime même pas les pauvres gens, "ceux en somme pour qui il combat"²⁷.

Tchen, en plein combat, a l'expérience d'une semblable scission entre lui et ses hommes malgré la violence de l'action terroriste. Même si sa main retient au-dessus du vide la chaîne humaine formée de ses compagnons d'arme, Tchen sait qu'il n'est pas des leurs.

Plus tard, dans l'Espoir, Hernandez se résigne à ne plus courir, à ne plus agir, car "les hommes avec qui il eût voulu vivre n'étaient bons qu'à mourir"²⁸. Même séparation entre le héros et lui-même, entre le révolté et les hommes.

En définitive, au lieu de l'en rapprocher, l'action éloigne plutôt le révolté de ce pour quoi il avait opté. Car l'action renferme aussi son poids de fatalités et le révolté

25 Les Conquérants, p. 143

26 Id., p. 138

27 Id., p. 51

28 L'Espoir, p. 644

de Malraux n'a pu se l'éviter.

Gaëtan Picon résumait ainsi son jugement sur l'action:

L'action ne peut étreindre et marquer qu'une étroite parcelle de réalité, où ne se rejoignent pas les exigences fondamentales de l'homme. Agir ne permet pas d'être avec plénitude²⁹.

En effet, si elle est mise au service d'une cause comme la révolution sociale, l'action disperse sa force dans l'acte de survivre et n'en réserve que très peu pour les questions essentielles. Certes, nous pouvons dire avec Thierry Maulnier que "les questions les plus pressantes et les plus essentielles ne sont posées à l'homme et ne sont résolues qu'au contact de la vie"³⁰. Mais plus le révolté agit, plus il éprouve cette séparation entre lui et les buts qu'il s'était proposés, car plus grands sont les problèmes et plus profondes les situations qu'il a à surmonter.

L'action chez Malraux serait-elle une fausse tentative, un faux pas? Ou ne faudrait-il pas tenter de rejoindre la vie par un autre chemin que l'action? La réponse à ces questions, la fraternité virile devait nous la donner à travers des personnages comme Kyo, Katow et Puig.

29 Gaëtan Picon, André Malraux par lui-même, p. 11

30 Thierry Maulnier, La Vie des Idées, dans La Revue Universelle, no. 21, 1^{er} février 1933, p. 364

3. La Fraternité virile

La fraternité virile a semblé un moment être l'aboutissement décisif de l'action. L'engagement concret place en effet le révolté en face de ses frères et le rend sensible à leur destin. Ainsi, la fraternité pourrait sauver le révolté malruxien des embûches de l'action. Voyons quelle importance Malraux a accordé à cette fraternité dans son oeuvre romanesque.

La communauté de sentiments était presque absente dans La Voie Royale puisque le réel problème posé dans ce roman consistait dans le combat d'un seul homme contre ses propres fatalités. Entre Perken et Claude survient parfois un échange de regards remplis "d'une complicité intense, où se heurtait la poignante fraternité du courage et la compassion, l'union animale des êtres devant la chair condamnée"³¹. Mais cette fraternité se réduit à des rapprochements éphémères entre deux individualités, entre deux solitudes irréductibles l'une à l'autre. Le sentiment que cette fraternité éveille n'a ni durée ni profondeur.

Chez Les Conquérants une certaine fraternité commence de se dessiner entre terroristes et révolutionnaires. Hong

31 La Voie Royale, p. 154

hait tous ceux qui aident à prolonger la misère humaine, mais il reconnaît en Klein un frère révolté. Quant à Garine, il avoue ne pas aimer les hommes, mais il n'en éprouve pas moins un respect fraternel pour Borodine, son chef révolutionnaire.

Cependant, La Voie Royale et Les Conquérants amorcent à peine le thème de la vraie fraternité. Il faut entendre les vibrants échos de La Condition Humaine pour saisir tant soit peu la signification essentielle que Malraux entendait donner à la fraternité virile.

Kyo s'est sacrifié à la cause des misérables et il sait que la mort est certaine s'il poursuit cette aventure. La fraternité chez lui, c'est l'amour du semblable qu'on humilie; c'est donner cinquante dollars au gardien de la prison afin que celui-ci cesse de frapper un malheureux fou.

La fraternité est le sens de sa vie, mais elle devient aussi le sens de sa mort. Kyo a refusé les promesses que le chef de la police lui faisait. Quitter la foule des condamnés serait en quelque sorte trahir sa propre cause. Il participe donc volontairement à cette mort "saturée de chevrottement fraternel, (à) cette assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtront leurs martyrs..."³². Kyo

32 La Condition Humaine, p. 406

découvre soudain que ce "lieu de rôles était sans doute le plus lourd d'amour viril"³³. La fraternité dans sa plus haute expression, c'est pour kyo le sacrifice de sa vie.

Aux côtés de kyo gît son camarade Katow, blessé aux deux jambes. Il attend avec résignation qu'on vienne le chercher pour ensuite le jeter dans les chaudières d'une locomotive. Il attend "parmi tous ces frères dans l'orore menaquant de la Révolution"³⁴. Il aurait pu, comme Kyo, avaler son cyanure et s'épargner la mort par le feu; mais dans un geste de grandeur humaine mêlée de pitié, il a donné son poison à deux jeunes révolutionnaires qui craignaient la mort. Et dans l'ombre du préau de l'école où il est étendu, Katow serre la main de l'un d'eux, "à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans voix..."³⁵.

La fraternité, chez kyo et Katow, se transforme ainsi en un don total au moment de la mort. On pourrait insérer ici une phrase du petit Scali de L'Espoir: "Les hommes unis par l'espoir et l'action accèdent à des domaines auxquels ils n'accèderaient pas seuls..."³⁶. L'union et

33 La Condition Humaine, p. 400

34 Id., p. 403

35 Id., p. 409

36 L'Espoir, p. 702

le don mutuel de ces condamnés leur a permis d'accéder au domaine de la charité fraternelle, sans autre secours que leurs forces humaines.

Le Temps du Mépris reprend de façon plus discrète le thème de la fraternité. Le combat que livre Kassner contre la folie, c'est un peu le combat de Perken contre la gangrène: une lutte de l'individu contre lui-même. Mais cette scène où Kassner tente d'entrer en communication avec son voisin de cellule nous montre encore une fois que le héros d'André Malraux est toujours hanté par le sentiment de la fraternité. Kassner sait déjà qu'il ne peut comprendre les messages que lui envoie l'autre prisonnier, mais l'essentiel reste que la communication soit établie. Par elle, "il délivrait autant du néant son compagnon et s'en délivrait autant lui-même, en écoutant qu'en parlant"³⁷. Cette fraternité n'est donc pas celle des regards, des paroles ou des gestes; elle se résume à ce tapotement contre le mur, ces messages incompris et incompréhensibles.

Au moment où Kassner entend les bruits que font les geôliers qui torturent son voisin, il comprend jusque dans

37 Le Temps du Mépris, Paris, Gallimard, 1935,
p. 93

sa propre chair "qu'aucune parole humaine n'était aussi profonde que la cruauté, mais (que) la fraternité virile la rejoignait jusqu'au plus profond du coeur..."³⁸.

Kassner va même jusqu'à affirmer: "Il y a entre nous ce que j'appelle l'amour"³⁸.

La fraternité devient ici un silence, un choc contre le mur, un cri de douleur; elle permet à deux êtres de se connaître sans s'être rencontrés; elle est plus forte que ces bourreaux, plus haute que ces murs de prison:

Depuis les aveugles de Paris, songe Kassner, dans chaque pays du monde, en ce moment, il y a quelques hommes qui pensent à nous comme si nous étions leurs enfants morts³⁹.

Avec l'Espoir naît une autre fraternité, celle qui unit les soldats d'une même armée: la solidarité. C'est un front commun qu'on oppose à l'ennemi et qui permet aux combattants de s'écrier: "Il y a plus de fraternité dans la rue que dans n'importe quelle cathédrale"⁴⁰.

Cette forme de la fraternité se lie invariablement à l'action car elle existe essentiellement dans le choc brutal d'une armée contre une autre. Elle remplit la carlingue d'un avion qui essuie le feu de l'ennemi; elle enivre

38 Le Temps du Mépris, p. 165

39 Id., p. 470

40 L'Espoir, p. 470

Puig et ses camarades qui se lancent à l'assaut d'un boulevard de Barcelone; elle jaillit soudain entre deux inconnus, deux êtres qui ne parlent pas la même langue mais qui partagent la même tranchée. Ainsi, l'acte de combattre devient, chez ces révolutionnaires, un moyen d'atteindre la fraternité.

Par ailleurs, Les Noyers de l'Altenburg suggèrent une fraternité encore plus élevée que celle de l'action révolutionnaire. Pour Vincent Berger en effet, comme pour les soldats allemands, la fraternité n'est pas de sentir la présence d'un compagnon à ses côtés mais bien de braver les gaz et de rapporter un à un les corps inertes des soldats russes.

Cette nouvelle conception de la fraternité chez Malraux n'est-elle pas le résultat d'un geste irréfléchi, d'un réflexe inconscient? Nous sommes portés à le croire puisque la fraternité n'avait jamais franchis les frontières qui séparent deux armées adverses. Mais laissons plutôt la parole au narrateur des Noyers:

La pitié?... Il s'agissait d'un élan bien autrement profond, où l'angoisse et la fraternité se rejoignent inextricablement, d'un élan venu de très loin dans le temps... comme si la nappe des gaz n'avait abandonné, au lieu de ces Russes, que des cadavres amis d'hommes du quaternaire⁴¹.

⁴¹ Les Noyers de l'Altenburg, p. 243

L'ennemi perd donc son nom pour devenir un frère. La fraternité s'exerce envers lui au même titre qu'entre combattants d'une même armée. Une telle conception de la fraternité virile, accessible à tous les hommes, aux adversaires autant qu'aux amis, s'élargit aux dimensions universelles. Elle apparaît, cependant, si brièvement et si tard, dans l'oeuvre romanesque d'André Malraux, qu'elle ne saurait être assimilée aux tentatives antérieures. D'ailleurs, elle se heurte aux mêmes limites que la fraternité des aventuriers ou des révolutionnaires. Elle reste passagère, sans racines profondes et laisse en définitive insatisfaits les êtres qui s'y engagent.

Le révolté d'André Malraux connaît donc une nouvelle défaite dans sa recherche de la fraternité. Il s'aperçoit qu'une telle fraternité, née des combats d'un certain groupe d'hommes contre un ennemi commun, n'a de réalité que pour lui-même. Sa fraternité ne prend forme que dans la lutte où, inévitablement, un ennemi est écrasé, où flotte la haine d'un autre frère qu'il n'a pas reconnu. Une fraternité dont les conditions d'existence sont telles ne peut cacher au monde son lourd poids de contradictions.

Dans ses Descriptions Critiques, Claude Roy écrit :

La fraternité virile est cette couleur de sentiments qui s'établit entre des hommes fondant leur existence sur la poursuite d'une même entreprise quand cette entreprise implique une certaine notion de l'homme et de son destin⁴².

Mais si cette "couleur de sentiments" ne se paie qu'au prix du sang d'un homme, que vaut cette fraternité? Comment apprécier une "notion de l'homme" qui s'accomoderait du principe suivant: "Il n'y a pas quatre manières de combat, il n'y en a qu'une, c'est d'être vainqueur"⁴³!

Le constant malaise dont témoignent la plupart des romans de Malraux tient à ce que l'adhésion à la révolution sociale ne parvient pas à réduire cette sorte de héros qui refuse éperduement de s'intégrer aux cadres de la révolution: Hong contre Borouine, Tchen contre Kyo, le terroriste, l'individualiste, contre le révolutionnaire, contre le discipliné. Mais d'un côté comme de l'autre, il y a toujours cette vie qui ne peut perdurer que dans l'écrasement d'une autre vie. C'est pourquoi l'acte fraternel du révolté se charge d'impureté dans le désir même de libération. Par son essence même, la révolution ne pouvait fournir à Malraux le milieu nécessaire à l'éclosion d'une fraternité vraie,

⁴² Claude Roy, Descriptions Critiques, Paris Gallimard, 1949, p. 228

⁴³ L'Espoir, p. 766

authentique et universelle. Armé d'une aussi grande force que son auteur, le révolté d'André Malraux poursuit quand même un combat dont nous connaissons déjà l'issue et dont il n'ignore pas les bornes.

4. L'amour

Si le héros malruxien comprenait que "la solidarité humaine ne se situe pas seulement sur le plan de la lutte, mais aussi sur celui de la responsabilité", peut-être pourrait-il vaincre ce qui entrave sa fraternité⁴⁴. En se rendant responsable de ses actes, le révolté aurait rejoint son adversaire autant que son compagnon d'armes. Mais la responsabilité à ce niveau est inexistante pour la grande majorité des héros d'André Malraux.

Il est pourtant un domaine que le romancier a exploité et qui peut obvier aux défaites de la fraternité virile chez les révolutionnaires. C'est le domaine de l'amour humain où deux êtres se rendent mutuellement responsables l'un de l'autre.

⁴⁴ Simone Fraisse, De Lucrèce à Camus, dans Esprit, no. 271, mars 1959, p. 449

Mais avant de parvenir aux puissantes exaltations de Kyo et de May, dans La Condition Humaine, l'amour chez Malraux dut passer par un certain stade préliminaire, c'est-à-dire par l'expérience érotique. Perken et Ferral, par exemple, cultivent avant tout l'amour érotique.

Quelques traits de caractère de ces deux personnages nous feront comprendre pourquoi leur expérience de l'amour humain s'est enlisé dans l'érotisme. L'un et l'autre recherche dans la sexualité un moyen d'exercer sa puissance. Perken, toujours obsédé par la crainte de la déchéance, désire posséder un être à son niveau le plus vital, celui de sa sensibilité. L'acte sexuel provoque en lui ce "tremblement du joueur", cette forte sensation qui tient dans l'instant où la preuve de sa puissance ne dépend que d'un seul acte⁴⁵. Perken a un besoin primitif et violent de rencontrer dans l'exercice de sa passion l'affirmation de son être. L'acte sexuel, par le jeu de possession et de contrainte de la partenaire, est pour lui une excellente façon de parvenir à ses fins. Toute sa vie en vient à dépendre des suites de l'acte; sa victoire ou sa défaite repose entièrement sur l'instant où il possèdera une femme. D'où l'importance primordiale de bien jouer le jeu de

45 La Voie Royale, p. 156

l'amour érotique.

Une scène, en particulier, témoigne de la hantise qu'éprouve Perken en face de l'expérience érotique. Blessé au genou, condamné à mourir de la gangrène qui envahit son corps, Perken voudrait se prouver à lui-même que, malgré la mort certaine, sa faculté de puissance peut encore agir avec efficacité et ainsi compenser l'humiliante défaite que lui inflige sa blessure. Mais devant le corps nu de la jeune indigène, il connaît l'angoisse. Car la jeune femme secrète sa propre jouissance et Perken n'est pour elle qu'un moyen de parvenir à la satisfaction.

Malgré la contraction des commissures des lèvres, ce corps affolé de soi-même s'éloignait de lui sans espoir; jamais, jamais, il ne connaîtrait les sensations de cette femme, jamais il ne trouverait dans cette frénésie qui le secouait autre chose que la pire des séparations⁴⁶.

Perken a devant lui la preuve de son impuissance. Comme Garine était autrefois angoissé par la vanité de son action révolutionnaire, ainsi Perken s'irrite contre un corps qu'il ne peut posséder.

Non seulement ce corps lui est étranger mais Perken est devenu étranger à lui-même. Lié à la jeune indigène par sa faculté la plus aiguë, il est prisonnier de l'acte sexuel.

46 La Voie Royale, p. 157-58

Avec une certaine rage de désespoir, il se voit

pris par son mouvement, pas même libre de ramener (cette femme) à sa présence en s'arrachant à elle; il ferma lui aussi les yeux, se rejeta sur lui-même comme sur un poison, ivre d'anéantir, à force de violence, ce visage anonyme qui le chassait vers la mort⁴⁷.

L'érotisme conduit donc Perken à une double défaite: celle de ne pouvoir posséder vraiment sa partenaire; celle de ne pouvoir se posséder lui-même en dépit des fortes sensations que lui procure l'acte sexuel.

L'expérience érotique de Ferral, dans La Condition Humaine, est la réplique presque exacte de celle de Perken, transposée simplement dans un monde plus raffiné. Engagé dans des spéculations financières qui le mènent à l'échec, Ferral éprouve, comme tous les personnages révoltés, le besoin de compenser sa défaite. Comme Perken, il se voit incapable de subjuguier sa maîtresse. Car Valérie refuse de se soumettre à l'humiliation dans laquelle le sadisme de Ferral voudrait la plonger.

Je ne suis pas une femme qu'on a, un corps imbécile auprès duquel vous trouvez votre plaisir en mentant... lui écrit-elle un jour. Peut-être mourrez-vous sans vous être aperçu qu'une femme est aussi un être humain⁴⁸.

47 La Voie Royale, p. 158

48 La Condition Humaine, p. 340

Dans une scène caractéristique, l'auteur de La Con-
dition Humaine expose le jeu d'action-réaction qui tisse les
relations de Ferral et de Valérie. Celle-ci refuse de se
donner à Ferral lorsque la lampe éclaire son visage: elle
n'ignore pas que Ferral obtient une jouissance sadique à la
transformation sensuelle des traits de sa partenaire.
Valérie éteint la lumière: elle rejette ainsi cet univers
où on lui ravit le droit d'exister par elle-même.

Si Ferral ne parvient pas à posséder, dans la forme
de son désir, une femme, du moins accède-t-il parfois à
"la seule chose dont il fût avide: lui-même"⁴⁹. Il y atteint
non pas avec Valérie, mais avec une courtisane qui se donne
indifféremment à tous les hommes. Perken ne pouvait se
posséder lui-même; Ferral le peut, car se posséder, pour lui,
c'est prendre conscience d'une certaine puissance dont il se
sait l'auteur et le maître; c'est la certitude que cette
femme contrainte est entièrement subordonnée à ses mouvements
et à ses désirs; c'est l'apparition soudaine, sur le visage
de sa partenaire, des signes de l'abandon total.

mais le personnage de Ferral ne peut dissimuler sa
contradiction intérieure. Il n'a jamais "couché qu'avec lui-
même", certes, mais il ne peut y parvenir "qu'à la condition
de n'être pas seul"⁴⁹. La femme est un moyen, pour lui, mais

49 La Condition Humaine, p. 352

un moyen nécessaire, dont il dépend. Il se trouve ainsi soumis à sa partenaire autant que l'était Perken. La seule alternative est de se rejeter sur lui-même, comme Perken, et de faire sien ce monde clos de l'acte sexuel.

Par leur caractère de révolté qui ne peut supporter la défaite sur le plan sexuel, Perken et Ferral se voient donc forcés de livrer tous leurs combats dans le domaine de l'érotisme. Il en va tout autrement chez Kyo et May. Avec ce couple de La Condition Humaine, aventures érotiques et obsessions disparaissent. La seule présence de l'être aimé suffit à conduire les sentiments de Kyo et de May à leur plénitude.

Le révolutionnaire Kyo n'avait jamais saisi toute la profondeur de son attachement à sa femme. Un jour, May lui avoue s'être donnée à Lenglen, un ancien camarade. Aussitôt, un choc violent atteint Kyo: "D'où venait donc cette souffrance sur laquelle il ne se reconnaissait aucun droit et qui se reconnaissait tant de droits sur lui" se demande-t-il avec angoisse⁵⁰. Kyo découvre soudain que sans May, "il ne servirait plus sa cause avec espoir mais avec désespoir, comme un mort lui-même"⁵¹. Dans leur univers,

50 La Condition Humaine, p. 215

51 Id., p. 214

cet "amour crispé qui les unissait comme un enfant malade, ce sens commun de leur vie et de leur mort" est maintenant l'essentiel⁵². Il constitue le seul idéal pour lequel il vaille de donner sa vie, la seule chose surtout qui, au dire de Kyo, l'ait "délivré de toute solitude"⁵³. Il existe entre ces deux êtres une étroite complicité, "une complicité consentie, conquise, choisie", qui exige de chacun d'eux le don total et le sacrifice de soi-même⁵⁴.

Mais Kyo consent à un sacrifice encore plus grand: il accepte que May donne elle aussi sa vie avec lui. Leur amour atteint son apogée dans cette dernière acceptation. Sachant qu'une mort certaine l'attend s'il se rend au Comité Central, Kyo refuse d'abord que sa femme l'accompagne car il voudrait la protéger et lui sauver la vie. "Ai-je vécu comme une femme qu'on protège" rétorque May? "Pourquoi deux êtres qui s'aiment sont-ils en face de la mort, poursuit-elle, si ce n'est pour la risquer ensemble?"⁵⁵

Pour May, l'amour exige non seulement le partage de la vie mais aussi le partage de la mort. Elle sait que si Kyo meurt, seul mourir a pour elle du sens. Car leur amour

52 La Condition Humaine, p. 214

53 Id., p. 405

54 Id., p. 219

55 Id., p. 327

s'étend jusqu'aux limites de l'humain: "Moi, si je meurs, je trouve que tu peux mourir" confie-t-elle à Kyo⁵⁶.

Kyo accepte finalement que sa femme joue sa propre mort avec la sienne. Devant le sentiment de la fraternité de la mort, Kyo comprend maintenant

qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut être dépassée⁵⁷.

Car l'amour qu'il entretient pour sa femme est "la seule chose en lui qui fût aussi forte que la mort"⁵⁶.

5. Solitude et Mort

Même si la fraternité virile et l'amour offrent une sorte de salut à certains révoltés d'André Malraux, tous ne subissent pas moins un même sort lorsqu'il s'agit des questions essentielles: Perken se retrouve devant lui-même, blessé, humilié, seul, et près de mourir; Garine, malade, reconnaît la vanité de son action révolutionnaire; Tchen se découvre seul au milieu même de ses camarades; Manuel se replie sur soi, impuissant, en face des prisonniers

56 La Condition Humaine, p. 219

57 Id., p. 330

qu'on humilie.

"Le drame des personnages de Malraux, écrit Gaëtan Picon, vient de ce qu'ils ne peuvent renoncer à leur lucidité, et que leur lucidité ne leur découvre que ténèbres"⁵⁸. C'est en effet par besoin de lucidité que Perken poursuit jusqu'au bout sa douloureuse agonie en pleine jungle. C'est encore par lucidité que Garine lutte avec acharnement contre la maladie qui le ronge. De semblables motifs convainquent Tchen, Kyo et Manuel à demeurer dans le combat malgré les obstacles et les défaites.

Même si ce désir de lucidité est cause de souffrance et de mort, les différents révoltés de Malraux n'ont jamais voulu en refuser l'appel. Ils ne se sont jamais dérobés en face des fatalités sous prétexte que leur action pourrait autrement se résoudre en apaisement et en satisfaction. Ils ont préféré "vivre en acceptant l'absurde" plutôt que de se soumettre à un monde où tout problème reçoit sa solution avant même d'être posé⁵⁹. Les conséquences naturelles d'un tel combat sont d'abord l'isolement absolu du héros puis sa mort.

⁵⁸ Gaëtan Picon, André Malraux, Paris, Gallimard, 1945, p. 68-69

⁵⁹ Les Conquérants, p. 142

Garine a travaillé de toutes ses forces à l'organisation des ouvriers, mais il s'aperçoit à la fin qu'il n'en connaît aucun d'entre eux. "Ma vie, dit-il, c'est une affirmation très forte", mais une affirmation solitaire qui s'élançe contre toutes les autres vies⁶⁰. Et plus loin, le narrateur des Conquérants explique: "Jamais je n'ai éprouvé aussi fortement qu'aujourd'hui l'isolement dont me parlait Garine, la solitude dans laquelle nous sommes..."⁶¹.

Le terroriste Tchen connaît aussi la solitude lorsqu'il combat auprès de ses compagnons d'armes, mais il rencontre en outre la séparation d'avec lui-même, cette solitude intérieure qui l'écrase. Ayant fuit les grandes activités fraternelles de la révolution pour se consacrer au meurtre, Tchen croit enfin découvrir le vrai moyen de se posséder lui-même. Pourtant, à la suite de son premier meurtre, il avoue tristement à Gisors: "Je suis extraordinairement seul..."⁶².

Condamné à mort et couché près de Kyo qui s'est suicidé, Katow se sent rejeté à une solitude d'autant plus

60 Les Conquérants, p. 142

61 Id., p. 147

62 La Condition Humaine, p. 220

forte qu'il est entouré des siens. En dépit du murmure des blessés, malgré tous ces hommes qui avaient combattu comme lui, "Katow était seul, seul entre le corps de son ami mort et ses deux jeunes compagnons épouvantés, seul entre ce mur et ce sifflet perdu dans la nuit"⁶³.

Il n'est pas étonnant que la conscience de la solitude devienne de plus en plus intense à mesure que la mort approche. Mais les révoltés d'André Malraux entendent précisément résoudre seuls le problème de la mort. C'est ce qui faisait écrire à Geoffrey Hartman:

Despite the fraternal effort of revolution, all the characters, by the end of the novel, come to face death or destiny alone, strangers to themselves and to the world...⁶⁴.

Privé de toute signification surnaturelle du monde, le révolté ne peut voir dans la mort qu'un fait brut, regardé pour lui-même, et non comme un passage étroit vers un au-delà. Et plus l'acte de mourir sera lucide et volontaire, plus il aura du poids car il affirmera d'autant plus la suprématie impérissable de l'homme sur la mort. D'ailleurs, l'auteur lui-même a toujours eu une étrange considération pour le suicide et la mort volontaire. Dans Les Noyers de

63 La Condition Humaine, p. 408

64 Geoffrey Hartman, André Malraux, p. 50-51

L'Altenburg, il écrit ces quelques mots très significatifs:

Il m'est arrivé d'entendre bien des bêtises au sujet du suicide... mais devant un homme qui s'est tué fermement, je n'ai jamais eu un autre sentiment que le respect⁶⁵.

Les héros révoltés ont toujours montré une fascination singulière pour la mort virile, voire le suicide. Aux yeux de Perken, la mort n'existe pour personne sauf pour celui qui meurt dans un acte lucide. On comprendra toute l'importance que la mort a pour Perken en relisant ces lignes: "Ce n'est pas pour mourir que je pense à la mort, c'est pour vivre"⁶⁶. Sa vie en effet recevra son plein sens dans l'acte de mourir, ou plutôt dans l'acte par excellence de vivre.

L'oeuvre de Malraux accorde une telle importance à la mort que Pierre de Boisdeffre peut affirmer:

La mort a pris la place de la Providence: elle est là, pour tous ces hommes qui luttent, horrible et parfois fraternelle; non pas un repos dérisoire, mais l'accomplissement d'une vie⁶⁷.

En effet, dans l'univers de Malraux, la valeur de la vie repose non pas sur le jugement divin mais sur l'instant

65 Les Noyers de l'Altenburg, p. 36

66 La Voie Royale, p. 164

67 Pierre de Boisdeffre, Métamorphose de la littérature, T.I, p. 351

de la mort qu'on joue comme la partie essentielle de sa vie. Souvenons-nous de Kyo qui voulait que sa mort "ressemble à la vie"⁶⁸; de Katow pour qui la mort est la "suprême expression d'une vie"⁶⁹; de Tchen qui recherche dans la mort une sorte de plongée vers les profondeurs de l'extase.

Mais, qu'on veuille faire de la mort un acte de la vie comme Kyo, une extase comme Tchen, ou encore une expérience volontaire comme Hernandez dans l'Espoir, on ne pourra jamais se détourner de l'irrévocable fatalité qu'est une mort séparée de toute signification spirituelle. Ce problème peut sans doute se résumer dans la formule de Claude Roy: "L'obsession de la mort chez Malraux est une obsession de la mort chrétienne chez un chrétien qui a perdu Dieu"⁷⁰. Malraux a toujours ignoré le sens chrétien de la mort. Il l'a peut-être oublié dans l'aventure, dans l'opium ou dans l'action fiévreuse des révolutions sociales, mais il n'a pu se dérober au poids de néant qui suit toute mort recroquevillée sur elle-même.

68 La Condition Humaine, p. 405

69 Id., p. 407

70 Claude Roy, Descriptions Critiques, p. 239

Un personnage de L'Espoir avoue son impuissance à rendre compte de la mort :

La chose capitale de la mort, c'est qu'elle rend irrémédiable ce qui l'a précédée, irrémédiable à jamais; la torture, le viol, suivis de la mort, ça c'est vraiment terrible.(...) La... tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé⁷¹.

Or, la première hantise du révolté fut de compenser les souffrances et les défaites que lui infligeait la vie. Mais en face de la mort, le révolté se voit dans l'impuissance de compenser les humiliations reçues avant sa mort. Les souffrances et les revers ne pouvant être compensés que dans les limites de la vie terrestre, le révolté aura donc comme unique souci de mourir debout, en pleine expression de sa force.

Mais encore là, le révolté essuie la défaite. Quoi qu'il fasse, il ne meurt pas debout. Perken meurt semi-conscient et on se demande si ses dernières paroles ne sont pas le fruit du délire plutôt que de la lucidité. Garine, abattu par la maladie, quitte la Chine après avoir constaté l'inutilité de son action. Kyo et Katow meurent seuls, inconnus, parmi des centaines de condamnés. Hernandez se laisse fusiller, impuissant, comme tant d'autres espagnols,

71 L'Espoir, p. 646

qu'il rejoint dans la fosse commune, simple trou dans le sol. Combien d'humiliations, combien d'avilissements rendus irrémédiables par la mort et que rien ne peut compenser.

Nous citons plus haut cette phrase révélatrice :

"La...tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin..."⁷². On dirait que la tragédie du révolté malruxien vient précisément de son inaptitude à suivre la marche du destin pour en rendre compte adéquatement. Ayant d'abord pris conscience de la misère et de la souffrance humaine, il s'est lancé dans l'action à la recherche d'une vaine fraternité, il a sondé les profondeurs de l'amour, mais en dépit de cette frénétique recherche le révolté a retrouvé en lui le vide, la solitude et la mort. On aurait cru un moment à une évolution constante, mais cette retombée sur l'individu aux prises avec la solitude et la mort est la boucle qui noue les deux extrémités d'une expérience circulaire. Issue d'un mouvement solitaire contre l'humiliation, la révolte atteint les sommets de la fraternité et de l'amour, mais elle retrouve son point de départ dans la solitude et dans l'humiliation du héros en face de la mort.

72 L'Espoir, p. 646

Malgré les limites de son expérience, le révolté nous montre toutefois sa grandeur. Dans l'action comme dans la fraternité, dans l'amour comme dans l'épreuve de la mort, il a continuellement remis le monde en question et scruté les fondements mêmes de la vie et de l'homme. En outre, le révolté mise avant tout sur l'action: il se soucit de réaliser concrètement sa destinée plutôt que de la constater passivement.

Mais à la fin, le révolté d'André Malraux en vient à un aveu d'impuissance, d'échec, et seule son extraordinaire virilité l'empêche de lancer un cri désespéré contre l'absence presque totale de solution aux fatalités de la vie.

CONCLUSION

Reconstituer l'image du révolté d'André Malraux était le but principal de cette thèse.

Dans un premier chapitre nous avons recherché les origines profondes du révolté chez Malraux. Nous avons établi que le révolté tel qu'il est dépeint dans l'oeuvre romanesque plongeait ses racines jusque dans la vie mouvementée et les vibrants écrits de jeunesse de l'auteur.

Le deuxième et le troisième chapitres de notre étude sont constitués de considérations parallèles. La poursuite passionnée que le révolté mène à travers l'aventure, le terrorisme et la révolution sociale, correspond, par son intensité même, à une insatiable soif d'absolu, à un besoin indomptable de découvrir un dieu quelconque. L'intellectuel Alvear confie à la révolution le rôle que jouait jadis la vie éternelle dans le monde chrétien. Manuel aurait voulu rencontrer dans la révolution quelque chose qui demeure, qui survive à l'homme mortel.

Notre troisième chapitre se termine sur un aveu du révolté: en lutte contre les fatalités de la vie, il met en question les fondements mêmes de son existence. Mais devant son incapacité de répondre à ces questions, le révolté exprime la nostalgie secrète d'un monde inaccessible, d'un

certain paradis perdu.

Malraux avait jadis écrit dans La Tentation de l'Occident:

Certes, il est une foi plus haute: celle que proposent toutes les croix des villages, et ces mêmes croix qui dominent nos morts. Elle est amour, et l'apaisement est en elle. Je ne l'accepterai jamais; je ne m'abaisserai pas à lui demander l'apaisement auquel ma faiblesse m'appelle¹.

L'écrivain rejetait ainsi la solution chrétienne du monde.

Mais il ne pouvait cependant s'empêcher d'écrire:

Notre première faiblesse vient de la nécessité où nous sommes de prendre connaissance du monde grâce à une "grille" chrétienne, nous qui ne sommes plus chrétiens².

Que ce soit par faiblesse ou par inconscience, cette "grille" chrétienne reste toujours présente chez les héros désespérés d'André Malraux. On a rarement vu des personnages aussi préoccupés de survivre après leur mort, sous quelque forme que ce soit. Que Malraux l'ait voulu ou non, ses héros "sont presque tous, au fond, comme lui, des chrétiens dangereusement épris du martyre", conclue Pierre Brodin³. Garine comme Kyo, Tchen comme Manuel, tous se sont donnés entièrement à une grande cause et ils ont nourri en eux la passion

1 La Tentation de l'Occident, p. 217

2 D'Une Jeunesse Européenne, p. 137

3 Pierre Brodin, Les Ecrivains français de l'entre-deux-guerres, Montréal, Valiquette, 1943, p. 326

inavouée d'une libération absolue.

Cette libération, l'aventurier la recherchait dans l'opposition violente entre sa volonté de puissance et la nature; le terroriste, pour sa part, l'entrevoyait dans la possession de lui-même; le révolutionnaire tentait de se libérer au moyen de la fraternité virile tandis que l'intellectuel avait conscience d'une fraternité encore plus grande, celle des hommes unis contre leur destin, contre la mort.

Comment ne pas reconnaître ici le combat dont Malraux a été continuellement obsédé: l'homme contre les dieux, la "Lutte avec l'Ange" dira l'auteur des Noyers de l'Altenburg. De l'aventurier jusqu'à l'intellectuel, cette hantise prométhéenne de vaincre les dieux s'est toujours manifestée, plus forte que les appels de la déchéance, du suicide ou de la fraternité. Malraux avait lui-même combattu les dieux dans la jungle indochinoise, puis il s'en était pris aux fatalités qui écrasaient les masses Chinoises et Espagnoles. Mais fondamentalement, son action n'avait qu'un seul but: placer l'Homme en face des dieux, contre les dieux, et au moyen de cette lutte, remettre en question la totalité du monde.

Parallèlement, le révolté d'André Malraux a toujours refusé l'apaisement et il s'est porté aux centres de combat. Il avait besoin d'un état de chaos pour vivre avec plénitude.

Il n'aurait su que faire d'une solution chrétienne de ses maux; il n'aurait pu nous découvrir ce visage violent, ferme, qui se crispe devant l'ennemi, mais qui n'a démontré qu'une volonté: assumer par ses seules forces humaines son être intégral, sa condition tragique de révolté.

Notre étude ne voudrait être que le point de départ de recherches plus approfondies. Ainsi, nous nous sommes borné à l'étude du révolté dans l'oeuvre romanesque d'André Malraux, mais nous croyons qu'il serait intéressant de poursuivre ce même thème dans les écrits de Malraux sur l'art. Les Voix du Silence et La Métamorphose des Dieux offrent une matière abondante et fertile pour une telle étude.

Une autre question à éclaircir serait celle de l'engagement politique de l'auteur. On n'a pas cessé d'interroger l'aventure révolutionnaire des années 1923-1939, de même que les récentes positions prises par Malraux au sein de la politique française d'après-guerre. Doit-on parler d'un revirement dans les convictions profondes de l'écrivain ou d'une évolution normale? Autant de problèmes qui demeurent aujourd'hui sans réponse et que des études subséquentes pourraient élucider.

BIBLIOGRAPHIE

A) OEUVRES DE L'AUTEUR

- MALRAUX, André, Lunes en Papier, Paris, Galerie Simon, 1921, 40 p.
Petit livre d'imagination où sont exposés les combats des hommes contre la mort.
- , La Tentation de l'Occident, Paris, Grasset, 1926, 207 p.
Deux jeunes gens, un Chinois et un Européen, échangent une série de lettres et donnent leurs impressions sur la civilisation orientale et occidentale.
- , D'Une Jeunesse Européenne, dans Ecrits, Paris, Grasset, 1927, 272 p.
Ouvrage collectif d'André Chamson, Jean Grenier, Henri Petit, J.-P. Jouve et André Malraux. Ce dernier se fait l'interprète de la jeunesse devant le monde moderne.
- , Royaume Farfelu, Paris, Gallimard, 1928, 74 p.
Petit ouvrage d'imagination où l'auteur raconte la conquête de la ville de Farfelu et diverses aventures.
- , Les Conquérants, Paris, Gallimard, 1928, 271 p.
Roman qui retrace certains événements de la révolution chinoise de Canton.
- , La Voie Royale, Paris, Grasset, 1930, 273 p.
Roman d'aventure en Indochine. On recherche l'ancienne Voie Royale et ses temples disparus.
- , La Condition Humaine, Paris, Gallimard, 1933, 404 p.
Roman qui relate le soulèvement de Shanghai pendant la révolution chinoise. Prix Goncourt 1933.
- , Le Temps du Mépris, Paris, Gallimard, 1935, 187 p.
L'intrigue de ce roman se déroule dans la cellule d'un prisonnier communiste, arrêté par la police hitlérienne.

- , L'Espoir, Paris, Gallimard, 1937, 365 p.
Récit de la guerre civile d'Espagne à laquelle l'auteur prit part en 1936.
- , Les Noyers de l'Altenburg, Paris, Gallimard, 1948, 291 p.
Ce roman est lié à la guerre mondiale de 1939. Les valeurs humaines fondamentales tiennent le premier rang dans les discussions.
- , La Psychologie de l'Art, Genève, Skira, 1949-50, 3 vol.
Immense fresque de la peinture et de la sculpture mondiale, de l'antiquité à nos jours.
- , Les Voix du Silence, Paris, Gallimard, Galerie de la Pléiade, 1952, 657 p.
Une refonte complète de La Psychologie de l'Art, avec de nombreuses reproductions des chefs-d'oeuvre de la peinture et de la sculpture.

B) SOURCES PRIMAIRES

- BLUMENTHAL, Gerda, André Malraux; the conquest of dread, Baltimore, John Hopkins Press, 1960, xii, 159 p.
L'auteur développe surtout le thème de la rébellion totale chez Malraux.
- BOISDEFFRE, Pierre de, André Malraux, Paris, Classiques du XX^e Siècle, ed. Universitaires, 1956, 171 p.
Cette étude retrace la biographie de Malraux ainsi que les différentes étapes de son oeuvre. Elle scrute les thèmes de l'aventure, de la révolution et de l'érotisme.

- , Situation d'André Malraux ou les Etapes d'une révolution, dans Études, T. CCLIX, sept. 1948, pp. 197-211.
L'auteur étudie l'évolution de Malraux sous trois thèmes: la mort, la révolution et la dignité humaine.
- CHAVARDES, Maurice, Malraux ou l'Ange traqué, dans La Vie Intellectuelle, 18^e année, no. 11, nov. 1950, pp. 489-492.
L'auteur indique les aspects faibles de l'oeuvre de Malraux, entre autres l'engagement politique dans ses romans.
- DELMAS, Claude, L'Aventure d'André Malraux, dans Synthèse, 5^e année, no. 57, fév. 1951, pp. 334-346.
Cette étude reconstitue l'évolution de la pensée de Malraux à travers ses écrits et donne une signification à la révolution telle que rencontrée dans les romans.
- FLANNER, Janet, Men and Monuments, New York, Harper&Brothers, 1957, xxi, 297 p.
L'auteur donne plusieurs détails essentiels à la biographie de Malraux.
- FROHOCK, W.M., André Malraux and the Tragic Imagination, Stanford, Stanford University Press, 1952, xiv, 175 p.
Cette étude tend à montrer que Malraux a imaginé son oeuvre romanesque plus qu'il ne l'a vécue personnellement. L'imagination tragique de certains héros est mise en parallèle avec celle de l'auteur.
- GARAUDY, Roger, Literature of the Graveyard, New York, International Publishers, 1948, 64 p., surtout pp. 24-49.
Cuvrage bref mais précis sur le thème de la mort chez Malraux.
- HARTMAN, Geoffrey, André Malraux, London, Bowes&Bowes, 1960, vii-viii, 103 p.
L'auteur étudie surtout le thème de l'action tragique chez les personnages de l'aventure et de la révolution.

- MAGNY, Claude-Edmonde, Malraux le fascinateur, dans Esprit, 16e année, no.CXLIX, oct. 1948, pp. 513-534.
L'auteur montre l'incommunicabilité entre les héros, l'impossible communion dans l'univers d'André Malraux. C.-E. Magny accuse l'écrivain d'orgueil incurable et lui reproche de vouloir entreprendre un dialogue impossible avec le néant.
- MAURIAC, Claude, André Malraux ou le Mal du Héros, Paris, Grasset, 1946, 272 p.
Etude importante du thème de l'érotisme chez Malraux.
- MOUNIER, Emmanuel, André Malraux ou l'impossible déchéance, dans Esprit, 16e année, oct. 1948, pp. 469-512.
L'auteur étudie l'action d'André Malraux comme privée de tout lien doctrinal avec la révolution communiste.
- PATRY, André, Visages d'André Malraux, Montréal, éd. de l'Hexagone, 1956, 39 p.
Cet écrit est le texte d'une conférence prononcée par l'auteur à l'Université Laval. Il donne une vue générale sur la vie et l'oeuvre de Malraux.
- PICON, Gaëtan, André Malraux, Paris, Gallimard, 1945, 126 p.
L'auteur analyse la technique romanesque et l'esthétique d'André Malraux. Il montre que l'écrivain est un classique par la forme et le fond de ses romans.
- , André Malraux par lui-même, Paris, Seuil, 1953, 190 p.
Cet ouvrage de Gaëtan Picon trace l'évolution de Malraux à partir de l'aventure jusqu'aux domaines de l'art. Le texte est accompagné d'annotations personnelles et intéressantes de l'écrivain lui-même.
- PONTCHARRA, Jean de, André Malraux, révolutionnaire et romancier, dans Etudes, T.CCXXXV, 20 mai 1938 pp. 451-465; 5 juin 1938, pp. 608-629
Dans un premier article, l'auteur traite de la technique du roman chez Malraux. Le deuxième article approfondit le thème de la révolte, de la souffrance humaine et de la mort.

- STEPHANE, Roger, Malraux et la révolution, dans Esprit, 16^e année, oct. 1948, pp. 461-468.
L'auteur montre que les valeurs humaines fondamentales ont plus intéressé Malraux que le communisme comme tel.
- VIATTE, Auguste, L'Evolution d'André Malraux, dans La Revue de l'Université Laval, vol. III, no. 5, janv. 1949, pp. 421-426
Cette étude met en question le thème de l'incommunicabilité au sein de l'univers de Malraux.

C) SOURCES SECONDAIRES

- ALBERES, R.M., La Révolte des Ecrivains d'Aujourd'hui, Paris, Corréa, coll. "Mise au Point", 1949, 256 p., surtout pp. 30-129.
Etude du type prométhéen chez Malraux, du personnage en révolte contre la société et lui-même.
- , Bilan littéraire du XX^e siècle, Paris, éd. Montaigne, 1956, 272 p., surtout pp. 86 et suivantes.
Cet ouvrage contient de bonnes indications sur l'aventure d'André Malraux: aventure morale, aventure poétique.
- ANIMUS, Jean, Malraux ou la Religion de l'Art, dans Etudes, 87^e année, T.280, 1^{er} janv. 1954, pp. 3-16.
L'auteur repasse rapidement les grands thèmes de l'oeuvre romanesque de Malraux.
- ARLAND, Marcel, A propos du Temps du Mépris, dans la Nouvelle Revue Française, 23^e année, no. 262, 1^{er} juillet 1935, pp. 106-110.
Ce court article nous résume brièvement la position d'André Malraux à l'époque du Temps du Mépris.

- BEGUIN, Albert, Points de Vue, dans Esprit, 16^e année, oct. 1948, pp. 449-452.
L'auteur analyse les conséquences de l'adhésion de Malraux au gouvernement De Gaulle.
- BESPALOFF, Rachel, Cheminelements et Carrefours, Paris, Vrin, 1938, 241 p., surtout pp. 22-58.
Cette étude donne la signification métaphysique des grands thèmes chez Malraux: la souffrance, l'action et la mort. On y trouve d'intéressants rapports entre Malraux et Dostoïevsky.
- BLANCHET, André, La Littérature et le Spirituel, Paris, Aubier, éd. Montaigne, 1959, 232p., surtout pp. 193-231.
L'auteur établit des rapprochements entre l'univers d'André Malraux et le monde chrétien.
- , La Religion d'André Malraux, dans Etudes, 82^e année, T. CCLXII, juin 1949, pp. 45-65.
Cette étude retrace dans les romans les sources de la religion de l'art qui occupa Malraux dans la seconde phase de sa vie.
- BOISDEFRE, Pierre de, Métamorphose de la Littérature: de Barrès à Malraux, Paris, éd. Alsatia, T.I, 1953, 448 p., surtout pp. 325-379.
Cet ouvrage contient un chapitre sur "André Malraux, témoin du XX^e siècle", où l'auteur explique comment Malraux reproduit dans ses romans les divers courants de la pensée moderne.
- BRIEUX, Jacques, La Chine de Mao Tse Tung, I, Bilan du Kuomintang, dans Esprit, no. 10, oct. 1949, pp. 581-601; II, Les Hommes, dans Esprit, no. 11, nov. 1949, pp. 766-786.
Cette étude nous éclaire sur les événements historiques qui ont précédé et accompagné le séjour de Malraux en Chine, lors de la révolution.
- BRODIN, Pierre, Les Ecrivains Français de l'entre-deux-guerre, Montréal, Valiquette, 1943, 362 p., surtout pp. 315-329.
Le critique se limite à des vues générales sur l'oeuvre d'André Malraux.

- , Présences Contemporaines, Paris, éd. Debresse, T.I, 1954, 480 p., surtout pp. 287-303.
L'auteur touche brièvement au thème de la souffrance, de l'action et de la mort dans l'oeuvre romanesque d'André Malraux.
- BROUE, Pierre et Emile Témime, La Révolution et la guerre d'Espagne, Paris, Les Editions de Minuit, 1961, 542 p.
Ce traité d'histoire décrit les diverses phases de la guerre civile d'Espagne de 1936.
- CAMUS, Albert, L'Homme Révolté, Paris, N.R.F., Gallimard, 1951, 382 p.
L'ouvrage d'Albert Camus s'attarde sur les origines historiques de la révolte. Ses distinctions entre "révolte et révolution", de même que ses remarques sur l'esthétique révolutionnaire nous aident à comprendre l'attitude de Malraux et de certains de ses personnages.
- CHAIGNE, Louis, Vies et Oeuvres d'écrivains, Paris, Fernand Lanore, 1954, 288 p., surtout pp. 133-180.
L'auteur dégage les différents thèmes de l'oeuvre de Malraux.
- CHALLAYE, Félicien, Nietzsche, Paris, éd. Melottée, 1950, 248 p.
Cette étude ne concerne pas André Malraux directement mais elle met bien en évidence les traits caractéristiques de Nietzsche qui ont pu intéresser l'écrivain français.
- FRAISSE, Simone, De Lucrèce à Camus, dans Esprit, 27^eannée, no. 271, mars 1959, pp. 437-453.
L'auteur traite précisément du problème de la révolte chez Camus. Bien que secondaire dans notre bibliographie, cette étude peut servir de base à la compréhension du révolté malrauxien.
- HARTMAN, Geoffrey, Camus and Malraux: the Common ground, dans Yale French Studies, no. 25, Spring 1960, pp. 104-120.
Cet ouvrage pourrait faire suite à celui de Simone Fraisse indiqué ci-haut. Les notes sur la révolte de ces deux écrivains français sont essentielles à l'étude comparative ou individuelle de leur oeuvre.

- LANDSBERG, Paul-Louis, Problèmes du Personnalisme, Paris, Seuil, 1952, 225 p.
Nous croyons que les pensées de l'auteur sur l'action, sur la révolte et sur Nietzsche se rapprochent suffisamment des conceptions de Malraux pour aider à la compréhension de ses héros révoltés.
- MARITAIN, Jacques, Humanisme Intégral, Paris, Aubier, 1936, 317 p.
Les chapitres sur l'héroïsme et sur la tragédie du nouvel humanisme éclairent indirectement l'oeuvre d'André Malraux.
- MOELLER, Charles, Littérature du XX^e siècle et Christianisme, Paris, Casterman, 1959-60, 4 vol., surtout vol. III, Esprit des Hommes, pp. 12-192.
L'analyse de l'oeuvre de Malraux se centre principalement autour du problème de la mort et de Dieu.
- MOUNIER, Emmanuel, L'Espoir des Désespérés, Paris, Seuil, 1953, 234 p.
L'auteur étudie l'action, l'esprit d'aventure, la volonté de puissance et le lyrisme dans les romans d'André Malraux.
- , Qu'est-ce que le Personnalisme? Paris, Seuil, 1946, 105 p.
Cet ouvrage est nécessaire pour saisir l'atmosphère dans laquelle Malraux a vécu les années d'après-guerre.
- NATHAN, Jacques, Histoire de la Littérature Contemporaine, Paris, Fernand Nathan, 1954, 322p., surtout pp. 136-142.
L'auteur expose l'évolution de la pensée de Malraux à travers les romans. Il touche aussi au problème de l'Art, mais de façon très générale.
- PIERRE-QUINT, Léon, Lectures, dans La Revue de France, T. I, janv. 1934, pp. 133-136.
Bref compte rendu de La Condition Humaine. Cet écrit est intéressant dans la mesure où il nous éclaire sur les répercussions qu'a déclanchées ce roman lors de sa parution.

- PICON, Gaëtan, Panorama de la nouvelle littérature française, Paris, Gallimard, 1960, 678 p., surtout pp. 46-53.
L'auteur énonce les grands thèmes de l'oeuvre de Malraux sans toutefois les approfondir.
- , Points de Vue, dans Esprit, 16e année, oct. 1948, pp. 452-456.
D'après l'auteur, l'attitude gaulliste de Malraux ne serait pas une rupture d'avec ce que l'écrivain avait professé auparavant.
- ROUSSEAU, André, Ames et Visages du XX^e siècle, Paris, Grasset, 1932, 246 p.
L'auteur étudie le non-conformisme d'André Malraux.
- , Points de Vue, dans Esprit, 16e année, oct. 1948, p. 440.
André Rousseau regrette que Malraux ne soit pas chrétien parce que, selon lui, l'univers de cet écrivain est celui d'un vrai chrétien.
- , Littérature du XX^e siècle, Paris, Albin Michel, 1939-53, 4 vol.; surtout vol. 2, pp. 51-59; vol. 3, pp. 47-72; vol. 4, pp. 174-195.
L'auteur étudie André Malraux sous les chapitres: "Malraux, écrivain révolutionnaire"; "La Révolution d'André Malraux"; "L'Humanisme d'André Malraux".
Il condamne l'engagement de l'écrivain pour la révolution sociale.
- ROY, Claude, Descriptions Critiques, Paris, Gallimard, 1949, 317 p., surtout pp. 223-245.
Cette étude soutient que Malraux a imaginé son oeuvre avant de la vivre personnellement.
- SALLES, Georges, La Chambre Noire, dans La N.N.R.F., no 70, oct. 1958, pp. 690-699.
La Chambre Noire, c'est pour l'auteur le monde où l'écrivain a puisé son oeuvre et l'y a replongé à la fois.
- SIMON, Pierre-Henri, L'Homme en Procès, Neuchâtel, éd. la Baconnière, 1949, 154 p., surtout pp. 29-51.
Cet ouvrage développe le thème du tragique dans l'oeuvre d'André Malraux. L'auteur touche aussi au problème de l'humanisme chez Malraux.

THIERRY-MAULNIER, La Vie des Idées: retour à l'héroïsme, dans La Revue de Paris, 62^e année, mai 1955, pp.126-130.

L'auteur étudie brièvement la signification de la littérature héroïque chez André Malraux.

VIGNAUD, Jean, L'Esprit Contemporain, Paris, éd. du Sagittaire, (1938), 480 p., surtout pp. 193-198, Malraux le doctrinaire.

Cette étude montre comment Malraux a transmis sa doctrine révolutionnaire à travers son oeuvre.

Man's Quest, dans Time, no. LXVI, 3 juillet 1955, pp. 22-26.

Cet article contient beaucoup de détails biographiques inédits.

SOMMAIRE

Conformément au titre de la thèse, nous retraçons l'image du révolté dans l'oeuvre romanesque d'André Malraux.

Dans un premier chapitre nous cherchons d'abord les origines profondes du personnage révolté en utilisant certains détails biographiques de l'écrivain et quelques écrits de jeunesse.

Puis nous tentons de mettre à jour les différents visages sous lesquels le révolté apparaît. Nous étudions ainsi l'aventurier, le terroriste, le révolutionnaire et l'intellectuel.

Un troisième chapitre nous permet d'indiquer les diverses phases de la condition humaine du révolté. Nous touchons successivement aux origines de sa révolte, à l'action, à la fraternité et à l'amour, à la solitude et à la mort.

Nos conclusions peuvent se résumer ainsi: à travers l'aventure, le terrorisme, la révolution ou la vie de l'intelligence, le révolté n'a jamais pu rendre compte de ses échecs. Sa recherche passionnée de la fraternité ne rend que plus aiguë la conscience qu'il a de la solitude et de la mort. Le révolté d'André Malraux, c'est l'aveu d'un homme tourmenté par un paradis perdu.